

31



JACQUES LE CORSAIRE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. CH. DESNOYER ET NUS-FOLLET

REPRÉSENTE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 4 MAI 1816.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JACQUES, capitaine de corsaires.....	MM. DELAUNAY.	CHRISTIAN, espion.....	M. SOUTHAUD.
PAUL, son fils.....	DEBAILL.	MARQUETTE, femme de Jacques.....	Mme AMY.
DUBREUIL, capitaine de la marine impériale.....	St-Max.	ANNELE, jeune orpheline.....	FARDEL.
GASPARD, matelot.....	SLADEX.	MANON, maréchale.....	MELAND.
BENJAMIN.....	FRANÇOIS.		

La scène se passe en France, de 1810 à 1815.

ACTE PREMIER.

Le Retour et le Départ.

Cet acte a lieu dans un petit port de mer du département de Nord, et à peu de distance de port de Dunkerque. On voit chez Dubreuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENJAMIN, seul.

Il met les meubles en ordre avec une sorte de rage.

Je suis furieux ! est-il possible d'être vexé, humilié, mortifié, mystifié, molesté, insulté, vilipendé, blâmé comme je l'ai été !... et dire qu'il n'y a pas là quelque un sur qui je puisse passer ma colère... quelque un à qui je puisse

administrer... (Il assomme de coups de poing les ornements d'un canapé.) Non, j'ai beau faire, ça ne me soulage pas... Oh ! si j'avais du courage !...

SCÈNE II.

DUBREUIL, BENJAMIN.

DUBREUIL. Eh bien, qu'est-ce que c'est ? A qui en as-tu, Benjamin ?

BENJAMIN. À personne !... histoire de faire ma besogne et de ranger les meubles. Ça va bien ce matin, monsieur le capitaine ?

DUBREUIL. Mais... c'est à toi qu'il faut demander cela... mon pauvre garçon ! Tu as des mouvements nerveux... qui m'épouvantent... Que diable t'est-il donc arrivé ?

BENJAMIN. Il m'est arrivé, capitaine, que je suis amoureux.

DUBREUIL. Amoureux !

BENJAMIN. O Manon ! Manon ! Manon ! que tu me causes de tourments !

DUBREUIL. Manon !... la mariéeuse ?

BENJAMIN. Oui, la petite pècheuse d'...

rée, à qui le papa tient une auberge là-bas près du rivage... Manon, si gentille, si douce... si ricaneuse et si cruelle !...

DUBREUIL. En vérité...

BENJAMIN. Un cœur de rocher. Hier au soir, résolu d'en finir et de la demander en mariage à ses père et mère, je me conforme aux vieux usages du pays : je prends avec moi mon oncle Gobiéux, et de plus, une grosse cruche pleine de vin... nous allons, l'un portant l'autre, frapper à la porte de l'auberge... l'auberge au papa de Manon. On nous reçoit très-poliment, moi et ma cruche, on nous invite à souper... j'accepte, on me place à côté de Manon ; mon genou droit foudroyait son genou gauche... côté du cœur...

J'étais dans le septième ciel ; je mange comme quatre et je bois comme douze... la nuit se passe en dansant, en jolissant de toutes sortes de choses, excepté de la seule qui m'intéressait, toujours suivant l'usage du pays... On parle de votre prochain embarquement, et du retour de votre ami intime, le corsaire Jacques.

DUBREUIL, à part, en se levant. Jacques !
BENJAMIN. On parle de sa femme, la bonté, la vertu même, et que tout le monde admire comme à Dunkerque.

DUBREUIL. Marguerite ! J'ai peiné à maltraiter mon émotion.

BENJAMIN. Enfin, on arrive comme ça jusqu'à un jour... c'était le moment de l'épreuve décisive, et Manon se lève pour aller chercher le dessert.

DUBREUIL. Attends donc... en effet... on m'a raconté cette singulière coutume. L'air près le choix que fait la jeune fille des fruits dont est composé le dessert, l'amoureux doit comprendre sa destinée.

BENJAMIN. Juste... le raisin, les figues, les nèctes... excellent signe : amour, sympathie, on n'a plus qu'à publier les bans dans la journée. S'il y a des noisettes et des amandes, on peut traduire ça par : couci, couci ! il faudra voir... vous ne déplaissiez pas, mais vous ne plaisiez guère, vous repasserez dimanche. Enfin, si la future laisse se glisser une noix, mais je dis une seule noix, dans tout le dessert...

DUBREUIL. C'est un refus, un congé.

BENJAMIN. Absolument comme si elle prenait le balai pour vous mettre à la porte.

DUBREUIL. Eh bien ?

BENJAMIN. Un bien, monsieur, le dessert à Manon était composé d'un énorme sac de noix.

DUBREUIL. Pauvre garçon...

BENJAMIN. On s'est joliment amusé, on les a dévorées en bavant à ma suite, on m'appelait le galand à la noix, on qui est, dans le département du Nord, la plus mortelle injure qu'on puisse faire à un amoureux, et Manon, la perfide Manon... (La porte du fond s'ouvre, entre Manon qui mange des noix.) Ah ! la voilà ! Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANON.

MANON, à Dubreuil, sans voir Benjamin. Une lettre qu'on vient de remettre à notre oncle pour monsieur le capitaine.

DUBREUIL. Donne, donne donc ! Le message que j'attendais. Merci, merci, mon enfant.

À rester à gauche. Manon, se croyant seule, se met de plus belle à manger des noix.

SCÈNE IV.

MANON, BENJAMIN.

BENJAMIN. Encore... elle en mange encore, la scélérate.

MANON, éclatant de rire. Ha ! ha ! ha ! c'est vous, monsieur Benjamin ! ha ! ha ! ha ! vous n'en voulez pas ? Elles sont excellentes... c'est mon cousin Giblou qui me les a gâtées.

BENJAMIN. Le cousin Giblou... un matelot.

MANON. J'adore la marine... ça et les noix c'est ma seule passion.

BENJAMIN. Silence ! Manon, silence ! ou je fais un coup de ma tête, je m'engage...

MANON. Dans la marine ?

BENJAMIN. Je m'engage à ne plus vous parler.

MANON. À votre aise. Adieu, monsieur Benjamin.

BENJAMIN, la retenant. Un instant... il faut s'expliquer, il faut me répondre.

MANON. Je vous ai répondu cette nuit.

BENJAMIN. Ça ne suffit pas... qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce que vous exigez de moi ? qu'est-ce que je dois faire pour vous être agréable ?

MANON. Allez-vous-en !

BENJAMIN. Pitié !

MANON. Engagez-vous dans la marine...

BENJAMIN. Ah bah ! vous voulez...

MANON. Je déteste les politrons et les gens inutiles. J'adore les braves et surtout les marins... je suis folle des marins... C'est du sang du malin que j'ai dans les veines... et je suis née native de Dunkerque, à quatre lieues d'ici...

Dunkerque, la patrie à Jean Bart. Dans quelques heures, monsieur le capitaine Dubreuil va mettre à la voile... Partez avec lui, devenez un intrépide soldat comme mon cousin Jean Giblou ; revenez après une bonne campagne sur mer...

BENJAMIN... Et vous m'aimerez ?

MANON. Je serai votre femme.

BENJAMIN. Parole ?

MANON. D'honneur.

BENJAMIN. Oh ! si j'avais du courage !

MANON. Ça ne vous va pas... eh bien alors...

Elle se remet à manger ses noix.

BENJAMIN. Arrêtez... arrêtez... je consens à tout.

MANON. Vous partirez ?

BENJAMIN. Oui ; je vous aime tant... je m'engagerai de vous aujourd'hui même.

MANON. Et vous serez matelot ?

BENJAMIN. Je le serai... Vous faites de moi tout ce que vous voulez, Manon...

MANON. Et vous serez brave ?

BENJAMIN. Je tâcherai, je ferai tout mon possible.

MANON. Parole ?

BENJAMIN. D'honneur !

MANON. Lui tendant la main. Tenez là... Adieu, Benjamin... adieu, mon fiancé.

BENJAMIN. Au revoir, ma future.

MANON. À votre retour, je vous sacrifie ma passion pour les noix, et quand vous me renouvelerez votre demande, je ne mettrai pas un seul fruit sec dans votre dessert. Adieu !

SCÈNE V.

BENJAMIN, seul un instant, puis DUBREUIL.

BENJAMIN. Je suis électrisé... Voilà un moment qui efface bien des tribulations... Qu'est-ce qu'aurait dit ça ? Comme ça vous montre la tête, la voix de deux beaux yeux ! Je deviens brave de minute en minute ! (À Dubreuil, qu'il prend à gauche.) Mon capitaine, vous allez partir, n'est-ce pas ?

DUBREUIL. Sans doute... tu es des gages à me réconforter, c'est vrai, et d'ors l'instant...

BENJAMIN. Non, capitaine, il ne s'agit pas de gages... Voulez-vous m'engager ?

DUBREUIL. Toi ?

BENJAMIN. Je veux être matelot... je veux affronter les tempêtes, les ouragans, les combats navals... je veux apprendre à danser la danse de preads garde à ta peau... je veux enfin, je veux être digne de Manon.

DUBREUIL. Ah ! ah ! je te comprends, mon garçon... C'est l'amour qui te donne du courage.

BENJAMIN. Juste... Je n'en ai peut-être

pas encore, mais ça viendra...

DUBREUIL. Eh bien ! va trouver mon oncle-maire, et dis-lui d'inscrire ton nom sur le livre du bord.

BENJAMIN. J'y cours. Au revoir, mon capitaine... O Manon ! Manon ! Manon !... Je feras de moi un Jean Bart...

Chantant à pleines notes.

Si l'empereur savait qu'on s'est d'air matelot, il qu'il s'agit de courir pour vivre un peu des écus. Il qu'il s'agit de courir pour être enregistré. Fillet du p'tit la Lague et matelot français.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, seul, parcourant avec émotion la lettre que Manon lui a remise.

Cette lettre... Enfin, je respire ! Le ciel a couronné mes efforts... Il ne m'a pas, lui, le pauvre Verdier !... (Lisant.) « Monsieur le capitaine, je m'engage à vous avec fait pour notre famille... et je garde au fond de l'âme tout le dévouement, toute la tendresse d'une fille, à celui qui m'a rendu mon père... Amélie Verdier... Allons, au milieu de mes chagrins, de mes inquiétudes, c'est du moins une consolation d'avoir fait un peu de bien. Quand, je vais quitter... Valley et la France, il me restera une place dans le cœur de Verdier, dans celui de sa fille... pour eux, j'aurai toujours été un ami franc et loyal... je suis pour d'autres !... O Marguerite ! le sacrifice de ma vie ne suffirait pas pour expier tous mes torts envers toi... J'étais pauvre, amhaïcu... et je fus cruel et lâche ; je l'abandonnai, perdue, désolée, à la colère de ton père, et quand, contents de moi-même, déchiré par les remords, et l'aimant toujours, je voulais revenir à toi pour réparer ma faute, il n'était plus temps : la famille l'avait imposé un autre mariage, tu t'étais devenue l'épouse de Jacques, de ce brave marin, de ce cœur loyal dont les hasards de la guerre me rapprochèrent plus tard, et qui m'appelle son ami.

UN MATELOT, annonçant. Capitaine, votre dame, qui a refusé de dire son nom, demande...

DUBREUIL. Que dis-tu ? Amélie peut-être... oui, elle vient me remercier d'avoir sauvé son père...

Il fait signe au matelot de laisser entrer.

Entre Marguerite en robe de nuit, noire et en voile blanc.

« Ce costume, qui doit se reproduire plus tard, est de rigueur.

SCÈNE VII.

DUBREUIL, MARGUERITE.

DUBREUIL, tremblant de surprise. Ça n'est pas elle ! O mon Dieu ! je doute encore de mes yeux... Est-ce bien vous, madame ? vous, Marguerite !

MARGUERITE. Moi-même, monsieur Dubreuil.

DUBREUIL. Vous ? que depuis le jour fatal où vous m'avez appris que vous apparteniez à un autre je n'ai pu entretenir un seul instant ? vous qui mettiez tant de persistance à me fuir, chaque fois que dans le monde on hazardait alors rapprochant l'un de l'autre...

Vous ici ! chez moi ! Oh ! j'ai peur en voyant... il faut que ce soit quelque grand malheur qui vous amène...

MARGUERITE. Un malheur ! je viens le

conjuré au contraire, et je l'espère, il en est temps encore.

DUBREUIL. Que voulez-vous dire ?

MARGUERITE. Oui, monsieur, vous me voyez tremblante et misérable... folle... oui, folle de terreur... un pressentiment funeste, un avertissement du ciel...

DUBREUIL. Comment ? expliquez-vous...

MARGUERITE. Cette nuit, je pensais au prochain retour de Jacques, et lorsque malgré moi j'ai cédé au sommeil... je l'ai revu en effet, il se repaît devant moi, l'œil sombre, menaçant ; il me montrait une de ces lettres que je vous ai écrites autrefois, et qui renferment tout le mystère de ce fatal amour dont je voudrais perdre même le souvenir : « Ces lettres, les reconnais-tu ? me disait-il, c'est là ton crime, Marguerite ; en voici le châtiement... » Alors, un jeune homme couvert de sang, blessé à mort, vint tomber à mes pieds... ce jeune homme, c'était Paul, mon fils, et son meurtrier... c'était Jacques.

DUBREUIL. Son père !... Ah ! loin de vous, Marguerite, cet affreux présage que rien ne peut justifier ! Vous reverrez Paul aujourd'hui même...

MARGUERITE. Le croyez-vous ?

DUBREUIL. Son père, qui l'adore et qui peut être fier de lui, vous le ramènera... Quant à ces lettres...

MARGUERITE. Vous les avez encore ?

DUBREUIL. Elles ne m'en sont plus restées...

MARGUERITE. Ah !... vous allez me les rendre ; il faut les anéantir, il le faut ; un accident peut vous en séparer, les faire tomber entre les mains de mon époux, et sa jalousie, qui m'a fait tant souffrir alors qu'elle ne s'appuyait sur aucune preuve, se réveillerait impitoyable et terrible.

DUBREUIL. Sa jalousie...

MARGUERITE. Jacques n'ignorait pas longtemps que vous m'aviez aimée avant que je devinsse sa femme, et dans les premières années de notre mariage son amour ombrageux m'a fait quelquefois un crime d'une tristesse que je ne pouvais toujours cacher à ses regards.

DUBREUIL. Je conçois vos inquiétudes, madame ; ces lettres que je voulais garder jusqu'à la mort, car elles ont ce que j'ai de plus précieux au monde, ces lettres vous seraient rendues.

MARGUERITE. Aujourd'hui !...

DUBREUIL. Le portefeuille dans lequel se trouve est là. (Il indique une porte à gauche.) A l'instant, je vais vous les rendre, les détruire avec vous ; vous obéir, enfin. (Fausse sortie.) Mais que je puisse, avant de vous dire un éternel adieu, madame, vous supplier de me pardonner... Oh ! moi aussi, Marguerite, j'ai bien souffert !... j'ai vécu triste, isolé, sans l'amour d'une femme, sans la tendresse d'un fils... Un fils ! oh ! si le nôtre eût existé, je lui aurais fait oublier, à force de dévouement, de soins, la honte de sa naissance. Mais ce malheureux gage de votre complicité à mourir, cet enfant abandonné comme sa mère, quand je voulais le revoir... il était mort !

MARGUERITE. Peut-être.

DUBREUIL. Qu'avez-vous dit, grand Dieu !

MARGUERITE. Ce secret... j'ai voulu trop longtemps le renfermer dans mon âme, et pour que tout bien fût rompu entre nous deux, je vous ai seulement, à votre retour, annoncé la mort de notre enfant ; mais dans

ce jour de trouble et d'épouvante je vous dois la vérité... Oui, peut-être, en effet, notre malheureux fils a-t-il cédé de vivre ; peut-être aussi...

DUBREUIL. Achève, au nom du ciel ; achève.

MARGUERITE. Eh bien... il y a vingt ans, après votre abandon, forcée par l'irrésistible volonté de mon père d'épouser Jacques, je ne laissai conduire à l'autel. Un an après ce mariage, j'étais devenue mère. Ce fut alors qu'éclata la révolution ; Jacques en adopta d'abord les principes avec ardeur, et y prit une part des plus actives ; mais bientôt il recula devant son ouvrage, et l'indomptable énergie de son âme ne put réprimer l'horreur que lui inspirèrent les excès de cette époque. Son indignation, qui n'éclata que trop aux yeux de tous, fut prise pour un crime ; il fallut s'exiler ; mais son fils, âgé de quelques mois à peine, faible et malade, ne pouvait, sans être exposé à une mort presque certaine, supporter les fatigues du voyage, et nous fûmes forcés de le laisser en France. Alors, par un sentiment bien explicable dans le cœur d'une mère, j'allai le confier à la même femme sûre et dévouée à qui l'amante coupable de Dubreuil était déjà venue confier avec lui...

DUBREUIL. Notre fils... au village de Tourville, n'est-ce pas ?... c'est là que je l'ai embrassé quelques jours avant mon départ ?

MARGUERITE. Oui, Tourville... Je me disais que ce pauvre enfant, condamné à rester toute sa vie seul, isolé dans le monde, sans liens de famille, déshérité de la tendresse de sa mère, se rattacherait, pendant les premières années de son enfance, à quelqu'un qui lui appartiendrait par les liens du sang ; je me disais qu'un jour il appellerait du nom de son ami celui à qui il ne pourrait jamais donner ce doux nom de frère... et je partis en faisant promettre à cette femme moi-même, même amour pour tous deux.

DUBREUIL. Bonne mère !

MARGUERITE. L'un des enfants, l'aîné, portait en cou une chaîne d'or à laquelle était attaché votre portrait ; l'autre, une croix de diamants que Jacques m'avait donnée le jour de notre mariage. Trois années s'écoulèrent, et il nous fut permis enfin de revoir le ciel de la France. Je courus à Tourville ; mais, hélas ! quel affreux malheur était arrivé !... La veille même, le 12 septembre 1795...

DUBREUIL. Eh bien ?

UNE VOIX, au dehors. Ne m'entenda-tu pas ? Il faut sur-le-champ que je parle à ton maître.

MARGUERITE. O ciel !

DUBREUIL. Qu'entends-je ?

LA MÊME VOIX, toujours à l'extérieur. Annonce-moi donc... annonce le capitaine Jacques.

MARGUERITE. Ah !... c'est lui !

Elle touche du doigt.

DUBREUIL. Évanouie ! grand Dieu !...

Il n'a que le temps de lire sur elle le rideau d'une fenêtre auprès de laquelle elle se trouve, à genoux, au premier plan.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MATELOT, qui annonce : puis JACQUES.

LE MATELOT. Le capitaine Jacques.

Entrée de Jacques en costume pittoresque de corsaire. Sortie du matelot.

JACQUES, allant à Dubreuil, et lui serrant la main. Dubreuil !... Ah ! ça fait du bien de revoir le ciel de son pays et de presser la main d'un frère d'armes. Eh bien ! qu'avez-vous donc, capitaine ? cette main tremble dans la mienne !

DUBREUIL. Pardon, pardon, Jacques ; mais un trouble involontaire...

JACQUES. Et que je comprends, que je partage, moi qui m'en sème de vous le reprocher... nous autres marins, nous sommes à la fois les plus endurcis et les plus faibles de tous les hommes. Je n'ai jamais quitté ou regagné mon bord, moi, un brutal, un corsaire, sans être tout près de verser une larme ; et quand, à la fin d'une campagne qui l'avait tenu longtemps éloigné de moi, un ami se retrouvait à mes côtés, je me tremblais comme vous faites, capitaine ; je me disais... ce que vous vous dites, sans doute, que bien d'autres avaient été engloutis par la tempête ou frappés par les balles ennemies. Oui, celui qui est là, qu'on embrasse, vous fait penser à ceux qui manquent et qu'on n'embrassera plus... (En disant ces mots, Jacques a marché machinalement vers le rideau, s'assied à quelques pas de là. Dubreuil se place entre lui et le rideau. Jacques continue sans avoir remarqué son émotion.) Mais j'ai peu de temps sans doute à rester auprès de vous, mon ami ; car le jour même où je viens de débarquer, moi, vous allez mettre à la voile, n'est-il pas vrai ?

DUBREUIL. En effet... ce matin même.

JACQUES. Je sais cela ; et voilà surtout pourquoi je me suis arrêté ici avant de retourner à Dunkerque. Je viens vous demander un service.

DUBREUIL. A moi !... Parlez.

JACQUES. L'empereur, vous le savez, en m'honorant d'une faveur que je n'aurais pas attendue, en me nommant gouverneur du fort de Dunkerque, m'enchaîne à terre, et ne me laisse ni paix ni trêve à ceux que je voudrais poursuivre jusqu'à la mort. Il y a de par le monde, vous le savez, un brave aventurier, Français d'origine, à ce qu'on dit du moins, mais qui s'est vendu à l'Angleterre.

DUBREUIL. L'anglais ?

JACQUES. Oui, c'est cela ; c'est cela même, Christian le Pirate... on l'appelle ainsi quelquefois, mais pas même un pirate ; non, il peut y avoir encore quelque honneur à eh mettre !... Mais lui, lui, ce n'est pas un marin, ce n'est pas un soldat... c'est un espion... A vingt ans... espion !... c'est à vous soulever le cœur d'indignation et de colère ! Aussi, ce Christian, je le hais de tout l'amour que je porte à la France... mon fils aussi a juré sa perte... et Dieu aidant, et sous vos ordres, capitaine, vous lui tiendrez son serment.

DUBREUIL. Sous mes ordres !...

JACQUES. Il le faut. Je lui veux, à lui, une gloire plus réelle, plus solide, et surtout plus régulière que la mienne. Que voulez-vous ! on est pour ses enfants plus vaniteux, plus ambitieux qu'on ne l'a jamais été pour soi-même... un arisan veut que son fils soit artiste, un soldat prétend que le sien devienne officier ; moi, je suis capitaine corsaire, il faut que Paul soit un jour amiral ; et pour

commencer sa fortune, c'est à vous que je viens m'adresser. Dites, capitaine Dubreuil, voulez-vous dès aujourd'hui que mon élève soit le vôtre? le prendrez-vous à votre bord? et, pour qu'il puisse devenir plus tard mon amiral, voulez-vous en faire un aspirant?

DUBREUIL. Je l'attends.

JACQUES. Tout à l'heure, ici, je vous l'ai même. Mais vous comprenez maintenant qu'il me faut déchirer le cœur de sa mère, en lui apprenant que Paul, que son fils est reparti à l'instant même où il venait de débarquer, et reparti sans pouvoir l'embrasser, elle! (*Cri étouffé de Marguerite, derrière le rideau; effroi de Dubreuil; mouvement de surprise et d'attention de Jacques.*) Ah!... ce cri de douleur... j'ai cru reconnaître...

DUBREUIL, à part. Elle est perdue!

JACQUES. (*Moment de silence, pendant lequel Jacques fait un demi-mouvement vers le rideau, puis enfin il dit à Dubreuil, en effaçant de courtoisie.*) Vous n'êtes pas seul ici, commandant... Jo connais que, le jour d'un départ, on n'est adieu à faire: et je vous prie d'excuser l'importance du ma si vite. Je rejoins mon fils, et j'ai vu et tendre avec lui sur le rivage, à l'heure où vous devez mettre à la voile. (*À part, en regardant encore le rideau.*) Oh! je ne m'éloigne pas. (*Haut.*) A bientôt, commandant, à bientôt!

Il sort.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, MARGUERITE.

Dubreuil a reconstruit Jacques jusqu'à la porte du fond; il se voit longuement de l'œil avec inquiétude, puis, reconstruisant vivement la scène, il vient lever le rideau qui cache Marguerite.

DUBREUIL. Venez, venez, madame!

MARGUERITE. N'iait-elle fuir, mon Dieu! comment sortir d'ici?

DUBREUIL. Maintenant, impossible... Tous ces marins rassemblés sur la plage...

MARGUERITE. Et il va revenir, lui! revenir avec mon fils... Ah! plutôt mourir que de les attendre!

Elle redonne, vivement le théâtre, après avoir baissé son voile.

DUBREUIL, ouvrant une porte à droite au premier plan. Teux, là! là! entres dans cette chambre, madame, et peut-être... oui, je parviendrai bientôt à vous soustraire à tous les regards... (*Ici Jacques reparait sur le seuil de la porte du fond. Dubreuil continue sans le voir, en s'adressant toujours à Marguerite, près de disparaître à la droite.*) Mais d'abord... ces lettres, je vais les chercher... (*il montre la gauche*), et les apporter à l'instant, à l'instant même, je vous le jure.

Jacques a fait quelques pas en avant; mais dans ce moment Marguerite a repris son voile sur sa figure et disparaît. Dubreuil ferme à ciel la porte à droite, et disparaît vivement par celle de gauche pour aller chercher le portefeuille et les lettres. Jacques reste seul un instant, il est pâle, presque en délire, et parcourt le théâtre avec agitation.

SCÈNE X.

JACQUES, seul.

Qu'a-t-il dit? des lettres qu'il a juré d'apporter... Ah! je jure, moi, si mes pressentiments, mes soupçons ne m'ont pas abusé,

je jure que mon bras me fera raison des coupables. (*Regardant vers la droite.*) Elle est là! (*S'élançant de ce côté.*) Fermée! cette porte est fermée!... Et je doute encore!

SCÈNE XI.

JACQUES, DUBREUIL.

DUBREUIL, reprenant au seuil de la porte à gauche, le portefeuille à la main. Jacques! grand Dieu!

JACQUES, sans le voir, et toujours près de la porte à droite. Oui, je doute, et je me demande toujours si je n'ai pas été le jouet d'un prestige, d'une illusion terrible; car, tout à l'heure, quand je suis rentré furtivement dans cette chambre pour découvrir enfin la vérité, j'ai cherché de nouveau à entendre cette femme. Pas un mot! J'ai voulu la voir, son voile m'a dérobé ses traits.

DUBREUIL, à part. Qu'entends-je! Ah! comment l'arracher à la mort qui la menace?

Il sort par le fond, en descendant les degrés de la plus grande inquiétude.

SCÈNE XII.

JACQUES, seul.

Allons, Jacques, allons, contents-toi... sois bonhomme... N'as-tu pas commencé déjà à combattre cet aveugle transport de jaloux-ain? Oui, tu as été assez maître de toi pour ne pas essayer de te convaincre à l'instant, à l'instant même... Ta main, qui se portait convulsivement vers ce rideau, s'est arrêtée tout à coup à la pensée que tu t'abusais peut-être, que tu devais respecter un secret qui pouvait ne pas t'appartenir... et maintenant, maintenant, au contraire, en demeurant ici en ne résistant pas à cette force impérieuse qui te ramène sans cesse de ce côté (*il marche encore vers la droite*), Jacques, c'est à un mauvais génie que tu cèdes, c'est une mauvaise action que tu vas faire... Va-t'en!... va-t'en!...

Il reconstruit la scène. La porte s'ouvre du dehors, et l'on entend le voix de Gaspard.

SCÈNE XIII.

JACQUES, GASPARD.

GASPARD, au dehors. Allons, au large, Graines!... Je viens chercher mon commandant, le capitaine Jacques.

JACQUES. Gaspard!

GASPARD, paraissant sur le seuil avec un Maitrot qui cherche vainement à le retenir. Je te dis qu'il est ici... Allons, file, Graines! égrène-toi; j'ai à deviser avec mon supérieur.

JACQUES. C'est toi, mon brave?

Sortie de maitrot.

GASPARD. C'est donc pour vous dire, mon commandant, que votre fils, que monsieur Paul n'ignore pas la démarche que vous êtes venu faire dans cette maison.

JACQUES. Que dis-tu?

GASPARD. Et que franchement, ça ne le soucie pas, lui, un apprenti corsaire, de faire partie de la marine impériale; enfin, il aimait mieux, et je dis qu'il a raison, d'une batterie, rester matelot à votre bord toute sa vie que de passer officier sous les ordres de monsieur Dubreuil.

JACQUES, Dubreuil! Tais-toi! tais-toi! Ce

nom m'a rendu toute ma fureur.

GASPARD. Plait-il?

JACQUES. C'est vainement que je luse contre moi-même... non... je n'étais pas en colère... ce cri étouffé, là... derrière ce rideau!...

GASPARD. Qu'est-ce que vous dites donc, mon commandant?

JACQUES. Ah! mon cœur a battu avec trop de violence!... Il y avait une trahison à côté de moi... cette voix, c'était la sienne! cette femme qui est là, c'est Marguerite!

GASPARD. O ciel! taisez-vous! taisez-vous! Si d'autres que moi vous avaient entendu...

JACQUES. Oui, toi, le seul ami de Jacques le Corsaire, le seul qui ne te riras pas de ses souffrances.

GASPARD. En rire, excusez... comme si toutes vos souffrances n'étaient pas les miennes.

JACQUES. Eh! que m'importe après tout l'opinion des autres? que me fait le monde entier lorsque j'ai pu te soupçonner, Marguerite!

GASPARD. Mais, mon commandant...

JACQUES. Ah! ce supplice est trop affreux et je n'y résiste plus... Dussé-je faire éclater à tous les yeux ma honte et ma misère; dussé-je, en renversant cette porte...

GASPARD, se plaçant vivement entre lui et la porte de droite. Arrêtez, je vous en conjure, arrêtez! (*La porte du fond s'ouvre.*) Par là, quelqu'un! monsieur Dubreuil peut-être!...

JACQUES, regardant. Oui, Dubreuil!... C'est lui!... c'est de lui-même que je veux tout apprendre...

Jacques et Gaspard sont au fond, à l'extrême gauche. Dubreuil entre par la porte du milieu.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL, à part, en regardant à la droite Jacques que Gaspard empêche de s'élaner vers lui. Il est là!... mon Dieu! résisterai-je! parviendrai-je seulement à triompher du trouble, de l'émotion que j'éprouve?...

JACQUES. Que dis-tu!...

DUBREUIL, de même. Allons, du courage! (*Haut et avec intention, de manière à être entendu de Jacques.*) Un seul instant me reste... bientôt le signal du départ... Je vais la revoir pour la dernière fois.

JACQUES. La revoir!

Dubreuil marche vers la porte du milieu et met la clef dans la serrure. Jacques veut s'élaner pour le suivre.

GASPARD, cherchant toujours à le retenir. Mon commandant, par pitié!

JACQUES. Tais-toi!

Il porte la main à son poignet.

DUBREUIL. Venez, venez, madame!

Jacques marche avec rage vers Dubreuil et la femme qui vient d'entrer; elle lève son voile. Mais cette femme, ce n'est pas Marguerite, elle est seulement à peu près à sa ressemblance, et une toilette complètement semblable.

GASPARD, avec joie. Ah! ce n'est pas elle! Jacques, reculant avec Gaspard. Ce n'est pas elle... Oh! quels tourments j'ai soufferts!

La jeune femme est toujours debout près de Dubreuil. Elle est pâle, baisse les yeux, et paraît se prêter avec peine au personnage qu'elle remplit.

DUBREUIL. Ne tremblez pas, nous sommes seuls.

LA JEUNE FEMME. Seule!... Vous l'avez voulu... Cette entrevue, je n'ai pas eu le courage de la refuser, mais...

DUBREUIL, lentement et jetant toujours un peu ses paroles vers Jacques et Gaspard, tout en s'adressant à la jeune femme. Ne vous repentez pas de m'avoir accordée, madame! elle adoucira l'amertume de mes regrets, lorsque je vais me séparer de vous. Tenez vos lettres, les voici! Qu'ils soient détruits par vous aujourd'hui ces tristes pages d'un mystère que le monde doit ignorer à jamais. Quant à moi, votre souvenir est pour toujours gravé dans mon âme... (Coup de canon.) Ah! déjà... le signal... Adieu!

LA JEUNE FEMME, remontant vers le fond du théâtre comme pour sortir par la porte du milieu. Adieu!

On entend la voix de Paul au fond, à l'extérieur.

PAUL. Mon père! mon père!

JACQUES. Paul!

LA JEUNE FEMME, poussant un cri de surprise et d'effroi, comme s'elle reconnaissait la voix du jeune homme. Ah! que viens-je d'entendre!

Elle court vivement son voile sur sa figure, redonne le col et sort par la porte du milieu. Au fond, on entend la voix de Paul, qui se trouve en réalité bien vite de Jacques et de Gaspard. Dubreuil, se retournant, s'efforce de ne pas d'apercevoir qu'ils ne sont pas venus ensemble.

SCÈNE XV.

JACQUES, DUBREUIL, GASPARD, PAUL.

JACQUES. Capitaine Dubreuil, voici désormais votre élève, le compagnon de vos dangers et de votre gloire.

DUBREUIL, tendant la main à Paul. Venez, venez, Paul.

PAUL. Monsieur, je vous dois avant tout de la franchise. Ce n'est pas moi qui ai demandé à prendre du service dans la marine impériale; j'eusse mieux aimé, je l'avoue, combattre toujours sous le pavillon de mon père, et rester corsaire comme lui.

GASPARD, d'air. À la bonne heure! nom d'un bisciaque, je suis de vos avis, moi.

PAUL. Mais il ne le veut pas, et je ne sais pas murmurer quand il commande. Je viens donc, non pas volontairement et de mon plein gré, mais franchement et joyeusement, me mettre sous vos ordres, et je vous jure, tant que je serai à votre bord, la même obéissance que j'ai toujours eue pour mon père.

JACQUES. Et toujours il sera digne de son capitaine, n'est-ce pas?

PAUL. Je serai digne de vous, mon père! GASPARD, d'air. C'est ça... nom d'un sardine! Je suis encore de vos avis. (Regardant des officiers de marine qui viennent d'entrer et qui fraternisent avec Paul.) Fichtre! quel joli petit corsaire la marine impériale vient-elle prendre là... Voléuse, va!

Nouveaux coups de canon.

DUBREUIL. Partons, messieurs, partons! JACQUES, embrassant Paul à plusieurs reprises. Ah! dans mes bras; encore... dans mes bras!

PAUL. Ces baisers, vous les porterez à ma mère!

JACQUES. Oui, à ta mère. Adieu!

PAUL. Adieu, mon père.

BENJAMIN, qu'on aperçoit ici seulement, près de la fenêtre de droite, au premier plan, en habit de motin, et envoyant des baisers à l'extérieur. Adieu, Nanon... Tâche de m'être fidèle... si c'est possible TOUS. Adieu!

ACTE DEUXIÈME.

Le Ménage du Corsaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, NANON.

Au lever du rideau, Marguerite entre par la droite, et Nanon par le fond, on les faisant de grandes révérences.

MARGUERITE. C'est toi, Nanon?

NANON. Oui, madame; dans un instant ce jeune homme viendra.

MARGUERITE. Quel jeune homme?

NANON. Vous savez bien, madame, ce jeune marchand dont je vous ai parlé, ce colporteur qui doit nous fournir les belles choses qui manquent encore... là dedans.

Elle montre une corbeille de mariage placée sur la table.

MARGUERITE. Ah! oui, ton protégé, Nanon.

NANON. Dame! il m'a supplié si gentiment de le présenter à madame, de lui procurer sa pratique, surtout pour la corbeille de mariage à M. Paul... je n'ai pas pu refuser... et je me suis dit comme ça que le jour où madame allait marier son fils, elle ne me refuserait pas à son tour...

MARGUERITE. Tu as raison... pour moi c'est un jour de bonheur, et je veux que tout le monde...

NANON. C'est ça, tout le monde... lui surtout, ce pauvre garçon! Il est si à plaindre à ce qu'il paraît!

MARGUERITE. Qui donc?

NANON. Vingt ans tout au plus... et pas un être sur la terre pour s'occuper de lui... un orphelin... moi, je ne sais pas si toutes les femmes me ressemblent, mais il n'y a rien qui m'intéresse comme ce mot-là... orphelin... ah! ça me fait un effet...

MARGUERITE. Un orphelin! vingt ans!... mais de qui parles-tu donc?

NANON. Du colporteur.

MARGUERITE, reprenant un air d'indifférence. Ah!... c'est assez; tu le feras entrer dès qu'il se présentera.

NANON. Oui, madame, ça fera un remerciement de plus que j'aurai à ajouter à tant d'autres.

MARGUERITE. Que dis-tu?

NANON. Oh! je n'oublierai jamais tout le bien que vous avez fait à notre famille. D'abord, M. Jacques a nommé mon père commandant de cette citadelle, dont il venait lui-même d'être nommé commandant... ensuite quand il y a trois mois, après deux ans de campagne sur mer, M. Paul, blessé, est venu débarquer à Saint-Valéry, en compagnie de celui qui était alors mon fiancé...

MARGUERITE. Benjamin.

NANON. Oui, madame, Benjamin le poltron c'est comme ça qu'on l'appelait autrefois... Benjamin le rageur, c'est comme ça qu'on l'appelle aujourd'hui. Pour lors, à mon retour, vous m'avez donné une dot, et sur la prière de votre fils, vous avez voulu faire sur-le-champ notre mariage; moi, j'étais d'avis d'attendre le rétablissement de M. Paul; mais lui, Benjamin, il était trop pressé pour ça, il ne pouvait plus attendre... si bien que depuis six semaines, Nanon la mariée est devenue même Benjamin.

MARGUERITE. Et tu es heureuse?

NANON, avec un peu d'hésitation. Heureuse!... certainement... bien heureuse... cependant...

MARGUERITE. Cependant... tu aimes ton mari...

NANON. Je l'aime... j'avais tout dire; je n'osais pas effleurer une piquette pour m'assurer comme que je l'aime... parce que si, en fin compte, elle me répondait: pas du tout, j'aurais peur de la croire.

MARGUERITE. Mais n'ai-je pas tort, Nanon; il t'aime, lui, et c'est un brave marin.

NANON. C'est vrai... Vraiment j'enrage! ce qui m'est furieuse contre moi-même, c'est qu'il est si présent marin dans l'âme comme je l'avais voulu, c'est qu'il n'est battu comme un démon dans la dernière campagne, c'est qu'il fume comme quatre et qu'il jure comme six, enfin qu'il a toutes les qualités de son état... et pourtant je ne peux pas l'aimer... non, je ne peux pas, c'est plus fort que moi; je lui ai tenu ma promesse, je suis sa femme, mais le cœur n'y est pour rien... absent ou présent, il me produit le même effet; quand il arrive, ça m'est égal, et quand il n'en va, ça ne me fait rien... N'est-ce pas, madame, que c'est affreux de ma part!

MARGUERITE. Mais peu à peu, puisqu'il est bon, dévoué pour toi, digne de ton estime et de ton affection, tu finiras par te reprocher cette indifférence que tu éprouves à présent, et par lui rendre justice; d'ailleurs tu n'en aimes pas un autre, n'est-ce pas?

NANON. Dame, je n'en voudrais pas jurer.

MARGUERITE. Comment?

NANON. Oui, madame, ça n'est pas ma faute, et je fais tout ce que je peux pour m'en défendre... Mais j'ai promis de tout vous dire. Il y a quelquefois qu'il vient au pays on mois avant mon mariage et qui vient d'y revenir depuis quatre jours, quelques on mois est passarin cependant, pas du tout marin, et que je ne peux pas voir sans éprouver là quelque chose que je ne comprends pas... quand il s'en va, ça me révolutionne... et quand il arrive... (ici, elle se retourne, aperçoit Christian qui vient d'entrer, dit qu'il est colporteur; elle pousse un petit cri de surprise et d'émotion.) Ah!

MARGUERITE. Qu'est-ce donc?

NANON. Le colporteur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, saluant. Ne voilà-t-il pas les ordres de madame, tout heureux qu'elle veuille bien accepter mes services.

MARGUERITE. On vous a recommandé à moi avec tant d'éloquence...

CHRISTIAN. C'est vrai, madame. Nanon est si bonne pour moi... sans toute ma reconnaissance... (Bas.) Tout mon amour...

NANON, d'air. Ah! mon Dieu! encore ce parole-là... c'est qu'il la dit beaucoup mieux que Benjamin.

MARGUERITE, montrant Nanon. Un mot d'elle a suffi pour me décider à m'adresser à vous plutôt qu'à tout autre. Vous êtes orphelin, m'a-t-elle dit...

De ce moment elle se regarde avec une petite moue d'indifférence, qui se dissipe pendant les paroles suivantes de Christian.

CHRISTIAN. C'est vrai... Je n'ai jamais eu de famille pour veiller sur moi... il a bien fallu parvenir seul à me faire une existence, et si elle est toute autre que celle qui m'aurait été donnée par mes parents... ce n'est pas ma

laine. J'ai dans ce balot, je l'espère, tout ce qui pourra plaire à madame, des dentelles, des pièces de soie, des cachemires.

MARGUERITE. Voyons.

CHRISTIAN, *étalant son balot sur une table*. A vos ordres, madame; regardez, promenez, choisissez.

MANON. Ah! que c'est joli!

CHRISTIAN, *à part, pendant que les deux femmes regardent*. Attention, Christian, et ne perds pas une minute... Enfin, te voilà dans cette potteresse... (*Il montre Manon, qui regarde toujours les étoffes*). Et c'est à elle que tu en es redevable. (*Bas, en lui montrant la main*). Merci, ma chère Manon, merci...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BENJAMIN.

BENJAMIN, *qui est entré pendant la fin de la scène précédente, et qui a vu Christian baisser la main de sa femme*. Crê tonnerre!

MANON. Benjamin!

CHRISTIAN. Le mari!

MARGUERITE, *qui n'a rien vu, et retourne*. Plait-il?... Qu'avez-vous donc?

BENJAMIN. Rien... rien, madame... c'est que j'avais cru voir... Ici, Manon, venez par ici.

MANON. Me voilà, mon petit Benjamin.

BENJAMIN, *bas*. Benjamin le ragueur, madame, et ceux qui baisent les mains des épouses, les mains des époux leurs y frictionnent l'omoplate.

MANON. Monsieur... pas d'hélie, c'était pour me remettre...

MARGUERITE, *qui a fait son choix dans les marchandises étalées devant elle*. Laissez-moi cela, je vous prie, et plus tard...

CHRISTIAN. Suffit, n'oubliez pas que je ne suis pas pressé... Oh! j'attendrai aussi longtemps que tu voudras.

Il salue Marguerite, puis Manon, et sort à gauche en regardant effrontément cette dernière depuis, de son côté.

BENJAMIN, *à lui-même*. Qu'est-ce qu'il a dit, le grelin, je crois qu'il regarde ma femme! mille millions de tonnerre, que je bâche!

MANON. Il n'y a pas de quoi... c'est pour me remettre...

MARGUERITE, *qui a regardé l'artificier vers la gauche*. Ah! mon fils! c'est lui! C'est mon fils! Mes amis, laissez-moi!

BENJAMIN. Je file, madame; suivez-moi, Manon. Et toi, guesard de colporteur... j'en te perds pas de vue, et au premier geste équivoque, je te casse.

MANON. Monsieur...

BENJAMIN. Pour le remercier.

Il sortait accablé par la droite. Est-ce à gauche Paul et Gaspard, celui-ci avec le coiffeur du premier orre. Paul en uniforme de Jockey de marine.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, PAUL.

PAUL, l'embrassant. Ma mère! ma bonne mère!

MARGUERITE. Mon fils, mon cher Paul! Ah! je me détonnais enfin d'une si longue absence! Mais je ne puis encore m'habituer à mon bonheur; je t'ai peut-être pendu des années entières, et tu ne m'en rends que quelques quelques heures. Tu ne souffres plus, n'est-ce pas? et ta blessure...

PAUL. C'était peu de chose, ma mère, et je regrette seulement les inquiétudes qu'elle vous a causées.

MARGUERITE. Peu de chose! pourtant tu as été forcé de rentrer en France avant le fin de la campagne, et ce n'est qu'après trois mois de convalescence que tu as pu quitter Saint-Vallery pour revenir auprès de nous.

PAUL, souriant. Vous savez bien qu'un autre motif me retenait.

MARGUERITE. Ingrat, tu n'as donc oublié...

PAUL. Oh! ne me blâmez pas, ma mère; à côté de mon amour pour vous, mon autre sentiment s'est élevé en moi... et mon Amicé est si bonne!... Vous l'avez vue lorsque j'étais souffrant, malade, et que vous êtes venue veiller avec elle au chevet de vos fils... vous l'avez vue, et ces entrées si courtes d'ont-elles pas suffi pour vous la faire chérir?

MARGUERITE. Oui, je la rétais, Paul, elle dont les soins t'ont rendu la vie; je t'aime pour tout le bonheur que son amour te donne. En la voyant, je me suis assurée que j'avais vu tout de me délier de ton ruisseau-me de jeune homme... et je l'ai dit à ton père; retiens-leur les devoirs de sa place, il en était remis sur moi du soin de juger et d'apprécier cette jeune fille. Il m'avait donné plein pouvoir, je m'en suis servie pour décider ton mariage, pour fixer même le jour des fiançailles... Ce matin... ton père va voir et embrasser pour la première fois ta future, et sur-le-champ nous signerons le contrat. Vois si je t'ai tenu ma promesse, et dans quels termes je t'ai parlé d'Amicé.

PAUL. Et moi, je réponde à vous parler de ma reconnaissance, ma mère... après tant de preuves de votre tendresse, que vous dirais-je?

MARGUERITE. Une parole qui me comblerait de joie...

PAUL. Laquelle?

MARGUERITE. Paul... après ton mariage tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas? L'amour d'Amicé te retiendra auprès de nous, et je n'aurai plus sans cesse à trembler pour tes jours.

PAUL. Et moi, je réponde à vous parler de ma reconnaissance, ma mère... après tant de preuves de votre tendresse, que vous dirais-je?

MARGUERITE. Une parole qui me comblerait de joie...

PAUL. Laquelle?

MARGUERITE. Paul... après ton mariage tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas? L'amour d'Amicé te retiendra auprès de nous, et je n'aurai plus sans cesse à trembler pour tes jours.

PAUL. Y songez-vous, ma mère? est-ce que je puis mentir ainsi à ma destinée, aux principes que j'ai reçus, aux études et aux travaux de jeunesse... est-ce que nous vivons dans un temps où l'on puisse songer au repos, aux joies de la famille? Non; ma vie, à moi, c'est celle du vieux coisier Jacques. L'exemple que je dois toujours suivre, c'est le sien; à moi tous ses dangers et toutes ses fatigues; mais aussi à moi toute sa gloire. Ah! pourquoi ne m'est-il pas permis encore de suivre et d'imiter mon père!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, qui a paru au fond, et entend la dernière parole de Paul.

JACQUES. Bravo, garçon! tu l'imitas, entends-tu bien, et tu le surpasseras, je t'en réponds.

PAUL. Mon père!

Il l'embrasse.

MARGUERITE. Vous étiez là!

JACQUES. Oui, j'étais là, corbleu! et j'ai tout entendu. Mon fils, mon brave Paul... embrasse-moi donc encore une fois, et viens un peu que je te regarde au grand jour!

PAUL, faisant en s'avançant le salut militaire. Présent, capitaine!

Jacques tient la tête de son fils dans ses mains, et le regarde avec amour; Marguerite a vu depuis l'entrée de Jacques un air de contrainte et d'effroi. Et Christian apparaît dans la fenêtre, qu'il traverse de la gauche à la droite en examinant avec la plus grande attention, et

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BENJAMIN ET CHRISTIAN au fond.

BENJAMIN. Qu'est-ce qu'il regarde par là, le brigand?... Ça doit être ma femme... cristie!

Tous deux disparaissent à gauche.

SCÈNE VII.

JACQUES, MARGUERITE, PAUL.

JACQUES, *à Paul*. Sais-tu, garçon, que ton Amicé ne me semble pas trop à plaindre?... (*À Marguerite*). Hein! qu'en dis-tu? Eh bien, à quoi penses-tu donc?

PAUL. Ma mère...

JACQUES. Tu as des chagrins... aujourd'hui, aujourd'hui même, le jour du retour et des fiançailles de ton fils.

MARGUERITE. Des chagrins! pouvez-vous le croire?

Paul lui serre la main avec inquiétude.

JACQUES. Tiens, Marguerite, il faut que je te parle à cœur ouvert... et devant lui... C'est moi, n'est-ce pas, moi seul qui suis cause de cette affliction miette et persévérante?

MARGUERITE. Que dites-vous, Jacques?

PAUL. Vous, mon père?

JACQUES. Eh! sans doute... une existence tumultueuse comme la mienne ne pouvait s'élever tout à coup... je ne pouvais être enchaîné, cloué à terre, sans regretter malgré moi l'Océan et ses mille dangers, qui ont fait à la fois l'égitation et le bonheur de ma jeunesse... Enfin, il arrive trop souvent que ce calme plat auquel je suis condamné m'ennuie, m'irrite contre moi-même... et alors je fais partager aux autres, sans le vouloir, tout l'ennui, toute la douleur que j'éprouve... Je dirais morose, grandeur, insupportable, et parfois mon humeur sombre va jusqu'à se créer des tourments qui ressemblent à un accès de délire comme il y a deux ans, à Saint-Vallery... le jour de son départ.

Il montre Paul.

MARGUERITE. O ciel!

PAUL. Mon père!... je vous en supplie, éloignez de vous toute pensée de tristesse, et rappelez-vous quel reproche vous adressiez à l'instinct à ma mère.

JACQUES. C'est vrai... je suis un fou, un insensé. (*À part*). Qu'allais-je dire! de quel souvenir vais-je m'humilier et me torturer moi-même en présence de mon fils! (*Haut*). Paul, va me chercher la future... que je la voie, que je l'embrasse, ne fût-ce que pour savoir à quel m'en tenir sur les pompons élegants dont toi et la mère vous avez gratifié son portrait.

PAUL. Je vais vous la présenter, mon père.

JACQUES. A la bonne heure! en attendant, viens, Marguerite, viens relire avec moi, tous les articles du contrat, et y ajouter quelques nouvelles clauses à l'avantage de notre belle-fille.

PAUL. Ah! mon père, que je vous aime!

JACQUES. Comment! tu es encore à la cours donc! c'est bien le moins, monsieur, qu'elle fasse connaissance avec son beau-père, une heure avant les fiançailles.

PAUL. Je vous l'emmène.

JACQUES. Sur-le-champ. Viens, viens donc Marguerite.

Il sort, puis la porte de gauche avec Marguerite. Paul, par cette de droite. On a vu renvoyer Christian du jardin par les deux dernières lignes de la scène précédente.

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, puis BENJAMIN.

CHRISTIAN, entrant doucement dans la scène quand les trois autres personnages viennent de s'éloigner. Maintenant, je sais tout ce que je voulais savoir... Je suis content de moi et surtout de cette petite Manon, qui vient sans s'en douter de secourir si puissamment l'exécution de mes projets... Vostre femme ! elle me croit amoureux d'elle... Est-ce que je sais ce que c'est que l'amour, moi ?... est-ce que depuis mon enfance, n'ayant trouvé d'appui et d'amitié chez personne, je n'ai pas dû fermer mon âme à toutes les faiblesses humaines ?... Je n'ai vu dans la vie qu'une sorte de lutte continuelle, mais une lutte d'adresse et de ruse plutôt que de force et de courage, où il fallait sans cesse tromper et exploiter les autres, ou bien être dupé, et mourir de faim... Je ne suis pas mort... J'ai vécu, j'ai très-bien vécu en ne croyant à rien au monde, rien qu'à mon intérêt, en n'ayant qu'une seule passion dans l'âme, celle de l'or.

Il a dit ces mots en sortant en ordre dans son habit d'homme marchand qu'il a laissés en scène lors de sa première sortie.

BENJAMIN, qui a reparu dans le jardin pendant les dernières lignes de ce monologue. Ce que c'est que la jalousie ! quel fichu métier elle me lui faire ! V'hà une heure que je l'espionne, sans être sûr de rien... au moins, si j'étais sûr de quelque chose, ça me consolait.

CHRISTIAN. Encore mille lettres sterling à gagner si je réussis... et je réusirai.

BENJAMIN. Qu'est-ce qu'il dit ? il réussira ; nous verrons.

CHRISTIAN. Cette brillante récompense... J'ai joué ma vie pour l'obtenir... Enfin elle est à moi.

BENJAMIN. Ma femme !

CHRISTIAN. Avant ce soir elle m'appartient...

BENJAMIN. Elle ne lui appartient pas encore... Je respire... Attends un peu, mon gaillard, je vas te dire deux mots à l'oreille.

CHRISTIAN. Avec ces notes, il sera facile...

BENJAMIN. Il écrit... à qui donc ?

Il marche vers lui et s'arrête en le regardant tirer de sa poche un calpin qu'il regarde attentivement.

CHRISTIAN. Quelques lignes encore.

BENJAMIN. A Manon... Elle ne sait pas lire.

CHRISTIAN. Et ce sera une explication suffisante... Ohi, cette fortresse je la sais maintenant par cœur.

BENJAMIN. Ma femme...

CHRISTIAN. Et j'en ai dressé un plan bien exact.

BENJAMIN. Le plan de Manon... (Il s'élance sur lui, et saisit ses tablettes.) Un instant... à moi ces tablettes, camarade !

CHRISTIAN. Misérable !

Il tire de son sein deux pistolets de poche et le couche en joue. Mais dans cet instant Gaspard entre par la droite, et lui arrache deux notes sans coup de feu.

SCÈNE IX.

LES MEMES, GASPARD.

GASPARD. Balte-là ! Qu'est-ce que vous avez ? à quoi jouez-vous ?

CHRISTIAN, épart. Je suis peis.
BENJAMIN. Eh bien, c'est... c'est comme ça que tu t'y prends, toi... Ah ! tu viens faire la cour aux épouses avec des balles pour leur elles et des pistolets pour les époux.

GASPARD. Plait-il ? Un amoureux... ce c'est que ça ?

CHRISTIAN, à Gaspard, qui l'a pris au collet. Oui, j'avais en conjure... empêchez-le de lire ces lettres.

GASPARD. C'est juste... No là donc pas ça, Benjamin.

BENJAMIN. Si fait... Tiens-le bien, Gaspard... Fichre ! ce n'est pas pour ma femme qu'il veut lui.

GASPARD. Pour qui donc ?... Je suis célibataire.

BENJAMIN. Le plan de la forteresse, des chiffres !

GASPARD. Ah bah ! va toujours, je ne le lâche pas... et j'ai la poigne solide... On m'appelait casse-tout à bord de l'Invincible.

BENJAMIN. Et puis... deux ou trois lignes, un berguign que je ne peux pas comprendre.

GASPARD. Donne donc ! Excuse ! ça ressemble à du Goddum...

Jacques et Marguerite entrent en scène par la droite.

SCÈNE X.

LES MEMES, JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES. Pourquoi tout ce bruit ? et que se passe-t-il ? Quel est cet homme ?

GASPARD. Un traître, un espion...

MARGUERITE et JACQUES. Un espion ?

MARGUERITE. Lui !

GASPARD. Qui sait ? peut-être un affidé de Christian le pirate... Voyez, voyez plutôt, capitaine. (A Christian.) No bouge pas ou je t'exterminé.

JACQUES. Qu'ai-je lu ? un complot infernal contre la sûreté de la ville... Tu dois être Christian lui-même.

CHRISTIAN. Eh bien... eh bien, oui, c'est moi...

TOUS. Christian !

CHRISTIAN. Je puis me nommer : j'ai perdu la partie.

BENJAMIN. Christian ! de quel danger je viens de sauver mon pays... et ma femme !

JACQUES, à Christian. Très compliqué...

CHRISTIAN. Je n'en ai pas... ou du moins, je vaudrais de les atténuer... Au lieu de m'interroger, tachez de défaire ce que j'ai déjà fait, si c'est possible.

JACQUES. Comment ?

CHRISTIAN. Par suite de deux avis que j'ai fait répandre dans la ville depuis quelques jours, le fort est à cette heure à peu près désarmé. La flotte française est allée bien loin de vos côtes à la rencontre de l'ennemi.

JACQUES. En effet, j'ai blâmé cette mesure ; mais je n'avais pas le droit de m'y opposer... ou a répondu mes conseils.

CHRISTIAN. Et ces ennemis qu'on va chercher si loin ne sont pas à deux milles de Doukerre.

GASPARD. C'est vrai, capitaine, je venais vous l'annoncer, quand j'ai surpris ici ce grédu-la qui couchait en joue Benjamin...

CHRISTIAN. Et à cette heure, une de vos frégates, traquée, poursuivie, battue par eux, vient de se réfugier dans le port.

GASPARD. C'est encore vrai... Et déjà les Anglais courent des bordées, le long de nos

côtes comme pour nous narguer et se réjouir d'avance de leur victoire.

JACQUES. Les Anglais ! on les recruta bien. Ah ! j'ai été condamné au repos, à l'inaction... Mais le vieux marin sent la poudre, et il se réveille.

GASPARD. A la bonne heure, donc, il y aura du grabuge... ça fait mon affaire, sacré-dieu !... Excuse, pardonne.

JACQUES. Le nom du commandant de notre frégate ?

GASPARD. J'en ignore...

CHRISTIAN. Je le connais, moi... le capitaine Dubreuil.

TOUS. Dubreuil !

BENJAMIN. Mon commandant !

MARGUERITE. Je vais le revoir... O mon Dieu !

JACQUES, montrant Christian. Qu'on tienne cet homme au secret. Je vous le confie à tous les deux.

GASPARD. Soyez tranquille... J'en fais mon affaire.

BENJAMIN. Et moi donc !

CHRISTIAN, à part. J'ai de l'or ! je parviendrai peut-être à m'évader.

JACQUES. Toi, Marguerite, reçois mes invitations à ma place... Je reviens ! mais d'abord, il faut déjouer et renverser les complots de ce traître. Cependant, Gaspard, pas un mot encore de cette arrestation.

GASPARD. Je suis mort.

BENJAMIN. Et moi aussi.

JACQUES. Et que rien ne soit changé à la fête que j'ai commandée pour vous tous à l'auberge de la marine.

GASPARD. Oui, capitaine ; avant la bataille, ribotte complète à l'auberge ! ce sera...

comme disait un maréchal de France aux Thermopyles, ce soir nous saurons peut-être chez le Père Éternel.

Sortie de Jacques, puis de Gaspard et Christian comme avant Christian.

SCÈNE XI.

MARGUERITE, seule.

Qu'éprouvé-je donc ? que se passe-t-il en moi ? pourquoi ma suite et toutes mes misères sont-elles aujourd'hui plus que jamais présentes à ma pensée... Oui, tout me les rappelle, tout ; l'agitation de Jacques au souvenir de ce qui s'est passé il y a deux ans, de cet affreux transport de jalousie que nous ne sommes parvenus à apaiser qu'en employant une ruse infernale... puis, le retour de Dubreuil, Dubreuil... Je ne lui ai dit alors que la moitié de mon secret ; il m'a interrogé encore... puis enfin, jusqu'à l'arrestation de ce jeune homme... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que me faut-il attendre ? quels nouveaux maux nous menacent dans cette journée que Paul avait rêvé si heureuse ?...

SCÈNE XII.

MARGUERITE, PAUL, AMÉLIE, puis LES INVITÉS.

PAUL, entrant le premier, à gauche. Venez, venez, ma chère Amélie. (Entre Amélie Verdier.) C'est la jeune fille qu'on a vue à la fin du premier acte. Marguerite trépassait à la voir de son fils, puis la tendra la main à sa femme. Au même moment entrent en scène, dans les jardins, des Officiers de marine, des dames et autres invités. Musique en sourdine. Paul regardant autour de lui.) Eh bien ! mon père... où est-il donc ?

MARGUERITE. Dans un instant tu vas le

retour, Paul.

AMELIE, s'inclinant devant elle. Madame...
MARGUERITE. Vous ne m'embrassez pas,
Amélie ? ne suis-je pas déjà pour vous une
amie, une mère ?

AMELIE, l'embrassant. Une mère ! la
tendresse de la mienne a manqué à ma jeu-
nesse... vous la remplacerez pour moi.

PAUL. Quel bonheur ! quelle joie, mon
Amélie !... dans un instant je serai votre
époux. Tous mes compagnons d'armes assis-
teront à notre mariage. Tenez, les voyez-
vous ?

Les invités sont entrés dans le salon. Paul va au-devant
d'eux, serre la main aux hommes et baise les dames.

MARGUERITE, prenant la main d'Amélie,
et la conduisant aux invités. Surtout bien
venus, messieurs ; et souffrez qu'en
l'absence de mon mari, je vous présente ma
demoiselle Amélie Verdier, qui va devenir la
femme de mon fils. (Les invités saluent. La
Notaire est entré par la droite.) Mon-
sieur le notaire, veuillez vous asseoir ; vous
avez pris à l'instant même de nouvelles notes
pour la rédaction du contrat, et tout est prêt,
vous n'aurez plus tout à l'heure qu'à nous
en faire la lecture, pour que nos amis veni-
lent bien signer avec nous.

Le notaire fait un geste affirmatif.

PAUL. Enfin, voici mon père !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES. Ah ! il paraît que j'arrive le der-
nier ; je suis forcé de demander grâce... Une
affaire importante, qui exige de notre part,
messieurs, la plus active surveillance, qui
n'a fait même trembler un instant pour toi,
mon pauvre Paul... Oui, j'ai craint de me
voir forcé de différer ton mariage.

En disant ces mots, il a été prendre le contrat des mains
du notaire et le regarde machinalement.

PAUL. Le différer ! comment ! et que vou-
lez-vous dire ?

JACQUES. Oh ! n'aie pas de peur... Je n'y
suis pas résolu ; et en me priant beaucoup...
toi et ta jolie future...

Il cherche des yeux autour de lui.

PAUL. La voilà, mon père !

Il lui amène Amélie, qui le salue avec respect.

JACQUES, d'Amélie, la prenant par les
deux mains, et la regardant attentivement.
Je vais donc enfin la connaître !

PAUL, souriant. Oui. Voyez si mes éloges
n'ont pas été encore bien au-dessous de la
réalité !

JACQUES. O ciel !

Il paraît frappé de surprise et de colère en reconnaissant
la jeune fille. Il s'élance d'elle en la regardant
seigneur.

PAUL. Qu'avez-vous, mon père ! qu'avez-
vous donc ?

AMELIE, d'elle-même. Comme il me re-
garde !

MARGUERITE. Que signifie ?

JACQUES. Ce que j'ai... ce que j'ai... c'est
que... (à lui-même.) Oh ! oui, ces traits qui
sont graves là, que je n'oublierai de ma vie !
Ce n'est pas une erreur... c'est elle, c'est
bien elle !

PAUL. Eh bien, mon père !

JACQUES. Eh bien ! (Avec force en se re-
tournant vers les invités.) Je vous ai parlé
de circonstances impérieuses qui pouvaient
empêcher, pour un temps du moins, l'exé-
cution de nos projets de famille : le mariage
de mon fils est ajourné.

TOUS. Ajourner !

PAUL. Mon père !

JACQUES, bas, en lui serrant expressé-
ment la main. Ou plutôt impossible... à ja-
mais impossible !

PAUL, bas aussi. Mais... il se fera por-
tant, je vous le jure !

JACQUES. Il ne se fera pas !... à moins que
vous ne prétendiez fouler aux pieds l'autorité
de votre père.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, accourant. Grande nouvelle,
capitaine, grande nouvelle...

JACQUES. Va-t'en au diable !

GASPARD. Tout à l'heure, capitaine ; mais
le commandant du vaisseau de guerre qui
viens de s'abriter dans le port, vous savez
bien, il est là... c'est le capitaine Dubreuil...

TOUS, répétant avec une inflexion de voix
différente. Dubreuil !

JACQUES. Oh ! qu'il entre, qu'il entre !

AMELIE. Le capitaine Dubreuil !

JACQUES. Vous le connaissez, n'est-il pas
vrai, mademoiselle ?

MARGUERITE, d'elle-même, comme frappée
d'un souvenir. Ah ! grand Dieu, se pourrait-
il...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

JACQUES, prenant la main de Dubreuil
et le conduisant d'Amélie. Venez, venez,
capitaine, et regardez cette jeune fille !

DUBREUIL. Amélie !

JACQUES. J'en étais sûr ! (Prendant Paul
par la main, et l'amenant sur le devant de
la scène.) Paul, on s'est joué de toi ; on t'a
trompé... la jeune fille que tu allais appeler
ta femme était, il y a deux ans, la maîtresse
de Dubreuil !

PAUL. Sa maîtresse !

JACQUES. Et maintenant, tu vois bien que
ce mariage est impossible !

Il déchire le contrat.

Ce mouvement est vu seulement de Marguerite, Amélie,
Paul et Dubreuil. Les autres personnages redoublent
le scène pour prendre part à l'action lorsque la toile
tombe.

ACTE TROISIÈME.

L'Auberge de la Marine.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, BENJAMIN, MANON, MATE-
LOTS. Les Matelots et Gaspard sont assis
à table et boivent. Benjamin et Manon,
assis chacun d'une extrémité du théâtre,
ont l'air de se bécoter.

CIQUEUR DE MATELOTS et DE GASPARD.

Air nouveau de Bismarck.

Sur le plancher des vaches

Que ferait un marin

S'il n'avait du bon vin

Pour lever ses montaches !

De ce jus divin,

À défaut de gloire,

Amis, il faut boire

De matin au soir, et de soir au matin.

Voulez le refrain

De bon marin.

À la fin du chœur les se lèvent et descendent tous, les
uns du côté de Manon, les autres du côté de Benjamin.

GASPARD, d Benjamin et d Manon. Eh
ben, mes amis, qu'est-ce que c'est que cette
mine-là... vous y là tous deux gais comme
des pinguins... est-ce que nous ne vogueons
plus de concert dans le ménage ?

BENJAMIN. Tiens, Gaspard, ne me par-
les pas de ménage, de mariage, et de...

GASPARD. De quoi ?

BENJAMIN. Surtout ! je ne prononcerai pas
la troisième rime par respect pour moi-
même... mais si je connaissais celui qui a in-
venté les femmes et la municipalité, cré co-
quin, il passerait un mauvais quart d'heure.

MANON. Voyez-vous ça !... Eh bien, moi,
si je serais conseil de guerre, je condamne-
rais tous les jaloux à prendre un bain de mer
sous la quille du vaisseau-amiral, pour leurs
y rafraîchir les idées.

GASPARD. Diable, ma fille, comme t'y
vas !... à ce compte-là, faudrait donner la
calle à tous les maris ; ça ferait un peu de
besogne pour les célibataires. Je réclame...

TOUS. Nous réclamons...

MANON. Bah ! il ne manquera pas de
femmes pour vous y aider.

BENJAMIN. Oui, oui ; je sais que tu vou-
drais me voir aussi bien pendu que ta lan-
gue... (À part.) Mais il y a quelque'un qui
se sera probablement avant moi, et je veux
te ménager le plaisir de la surprise.

GASPARD. Allons ! allons ! tout ça c'est des
farces sans conséquence.

MANON. Pourquoi qu'il me bougonne to-
jours !...

BENJAMIN. Pourquoi qu'il fait des acé-
ries à tout le monde !... moi, ça m'agace.

GASPARD. Bah ! c'est jeune ; faut bien
qu'elle batifole un brin.

BENJAMIN. Elle ne doit batifoler qu'avec
moi.

GASPARD. Égoïste. (Il ricane tous... Gas-
pard continue.) Allons, sacrédié, la paix !...
nous ne sommes pas ici pour nous dispu-
ter... Le mariage du lieutenant est retardé
pour des raisons de famille qui ne sont pas
vraies de ma connaissance... mais le capitaine
n'a dit encore de ne pas décommander la
fête de la marine... d'autant plus qu'on se
battrait peut-être demain... on ce soir.

TOUS. On se battra !

GASPARD. Oui, les enfants ; il va y avoir
une pluie de dragées et de prunes que le
diable en sautera de joie dans la grande cure.
En attendant le branlebas, l'abordage et tout
l'ébranlement, faut rire, boire et coster des
blagues de marine.

TOUS. Ça val ça val ! La noce ! la noce !

GASPARD. Et d'abord... (À Benjamin.) Ta

main, camarade.

BENJAMIN. La va !

GASPARD. Bien. Manon... donne-moi la
tienne... Allons, mes pigeons, embrassons-
nous, et qu'il finisse.

BENJAMIN. Ça va-t-il ?

MANON. Ça va.

TOUS. Vive !

GASPARD. Et maintenant, en avant les
histoires du gaillard d'arrière ; chacun la
sienne, et la plus bête est la plus meil-
leure.

BENJAMIN. La plus bête... alors je com-
mence.

GASPARD. Toi, un gringalet qui n'a pas
deux ans de mer !

BENJAMIN. Deux ans de mer ! j'en ai
fais neuf mois avant que de venir au monde.
(Éclats de rire.) Silence dans les rangs !

TOUS. Silence ; écoutons.



Air nouveau de Bonheur.

Un beau jour j'ai quitté Saint-Pol
Avec le patron Cabanot,
Il avait fait l'voyage de Chine
Pour trouver les profits du sel
Contre du sang de saumon,
Et remonter ses brics tout
D'un chargement complet de thé.

Le vaisseau en était plein, de bon thé;
mais le patron en était totalement dépourvu...
à preuve qu'un jour, pour avoir mal bouché
sa pipe, il eut la platitude de m'abandonner
dans le royaume des canards sauvages... où
j'arrivai juste au moment d'une exécution
capitale. Trois jeunes canes, issues des pre-
mières familles du pays, venaient d'avoir le
com retranché pour avoir dansé le cancan
dans un bal où profit des niais malheureux.
Je crus de fuir... je demandai les restes
des victimes dont on foula les corps aux
pieds... et j'obtins trois cosses de canes... pour
mon souper... Cric.

TOUS. Cric!

CHOEUR DE MATELOTS.

Oh! ah! ah! ah!
Bravo! bravo!
La bonne histoire!
Il faut y croire,
On boira de l'eau!
Oh! ah! ah! ah!
Bravo! bravo!
La bonne histoire!
Verrez à terre
Des matelots.

On boit et l'on danse pendant le refrain.

GASPARD. Il m'est arrivé plus fort que ça,
à moi qui vous parle.

TOUS. Écoutez! écoutez!

GASPARD.

Air du précédent couplet.

Étant dans le port de Toulon,
Je m'embarquai sur le Flacon.
C'était un beau vaisseau de ligne,
Qui dans les mers fit le plus prompt;
Mais je m'aperçus que ce n'était qu'un
Si bien que j'abandonnai tout
Dans le pays de Vas-y-voir.

Vas-y-voir, mes enfants, est une île fléchée
où l'on rencontre des hommes qui touchent à
la lune. Les petits pois y sont de la grosseur
d'un boulet de quatre, et les cornichons de
la taille d'un tambour-major, plimet com-
pris. J'étais si fatigué que je me couchai
dans une écaille d'huitre, où je m'endormis
profondément; quand je me réveillai, j'étais
dans l'intérieur d'un natrem du pays, qui
m'avait avalé par mégarde... sans me mû-
cher, heureusement. J'y passai trois mois et
demi, au bout desquels le géant me rendit à
la lumière dans un moment d'indigestion.
Près de moi, sur le rivage, se trouvait un
noyau de cerise abandonné; j'en fis une
châlopie, et je revins en France!... Cric!

TOUS. Cric!

CHOEUR.

Oh! ah! etc.

On boit et l'on danse pendant le refrain.

Un autre par le fond, pile et dans la plus grande agi-
tation. Il donne le menu à sa mère.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL, MARGUERITE.

TOUS. Monsieur Paul!... le lieutenant!

MANON. Et madame Jacques!

PAUL. Je me serais gardé du venir trou-
bler vos plaisirs... si ne s'était agit que de la
rupture du mon mariage et de la perte du
tout mon bonheur.

TOUS. Comment!

GASPARD. Qu'est-ce que vous dites donc
à mon lieutenant! votre mariage rompu!

PAUL. Sans retour... mon père en a fait
le serment.

MANON. Pauvre jeune homme!

PAUL. Mais il y a un autre motif pour que
la fite soit suspendue. Aujourd'hui même,
après le combat, et quelle qu'en soit l'issue,
un conseil de guerre doit se rassembler pour
juger un espion.

TOUS. Un espion!...

BENJAMIN, bas, à Manon. Connais-tu le
colporteur.

MANON. Plait-il? le colporteur!...

BENJAMIN. C'est moi qui ai mis la main
dessus; je lui devais bien ça, n'est-ce pas?
MANON, à part. Arrêté... un conseil de
guerre... Ah! mon Dieu! je ne pensais plus
à lui! et voilà que ça me reprend à cet heure.

BENJAMIN. Vous dites, Manon?

MANON. Rien.

PAUL. Gaspard, et toi, Benjamin, venez
faire partie du conseil comme sous-officiers.
Allez, allez, mes amis.

Sortie des matelots et de Manon.

SCÈNE III.

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE. Je t'ai suivi, Paul... je n'ai
pas voulu dans ce moment cruel t'abandon-
ner à toi-même... Que vires-tu faire ici?

PAUL. Eh! le sais-je, ma mère? Le bruit
de cette fite... les cris joyeux de ces mate-
lots qui ajoutaient encore à mon désespoir et
me brisaient le cœur, m'ont attiré de ce côté.
Mais c'est elle surtout, c'est elle que je cher-
chais et que je voulais revoir; qu'est-elle
devenue depuis l'instant où, si cruellement
outragée devant tous, elle a quitté votre
maison?... Oh! voyez-vous, ma mère, il y a
là, j'en suis sûr, une affreuse calomnie, dont
l'auteur se découvre sans doute, et devant
laquelle tout mon cœur se soulève d'indigna-
tion; mais quand ils me diraient tous qu'elle
est coupable, je refusais encore de le croire.

Il se jette d'un air désolé.

MARGUERITE, à part. Et moi, je crains de
trop comprendre la vérité.

*Amélie paraît au fond sur le seuil de la porte avec ses
femmes de l'habiller; il lui elle donne des ordres.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, à la servante d'auberge. Prépa-
re-moi une chambre, et préviens-moi dès
que le capitaine Dubrenil sera de retour.
*(La servante sort par la droite; Amélie
descend le théâtre, et aperçoit Paul et sa
mère. Elle pousse un cri en les reconnais-
sant.)* Ah! monsieur Paul!

PAUL, vivement. Oh! n'est-ce pas, Amé-
lie, n'est-ce pas que j'ai raison de vous gar-
der toute ma confiance et tout mon amour?

AMÉLIE. Ectez, monsieur Paul, et vous
aussi, madame... car, je le vois, vous ne par-
lez pas contre moi la colère de monsieur
Jacques... J'ignore ce qu'il vous a dit après
avoir déclaré que ce mariage était impossi-
ble... car alors je n'avais pas même la force
d'implorer votre secours. Mais quand je re-
vins à moi, je retrouvai tout à la fois le sou-
venir et le sentiment de mon injure. Je me
souviens qu'il y avait un monde quelqu'un
qui devait demander pour moi justice et ré-
paration; et, quand je suis venue dans cette
auberge, c'était moi que je cherchais avec
confiance... lui, mon protecteur, le capai-
taine Dubrenil.

MARGUERITE, Dubrenil!

PAUL. Mais c'est lui que mon père accuse

avec vous... c'est son nom qu'il mêlait au
vêre.

AMÉLIE. Que dites-vous? son nom et le
mien! se pourrait-il?... Oh! oui, c'est cela;
c'est cela sans doute... il y a deux ans, à
Saint-Valéry, Paul, nous pouvions encore
être heureux.

PAUL. Parlez.

MARGUERITE. Deux ans!... à Saint-Valéry.
AMÉLIE. C'est là, madame, et à cette
époque que M. Dubrenil, le plus dévoué, le
plus ancien ami de ma famille a sauvé les
jours de mon père.

TOUS DEUX. Comment?

AMÉLIE. Oui, mon père impliqué dans une
conspiration contre l'empereur, et que tous
ses amis abandonnaient dans son infortune.
M. Dubrenil seul parvint à l'arracher à la
mort, à obtenir la grâce d'un malheureux
vieillard; lorsque j'allais tomber à ses pieds
pour lui en témoigner ma reconnaissance:
Amélie, me dit-il, gardez vos remerciements
et vos bénédictions! car c'est peut-être moi
qui vous remercierai et vous bénirai tout à
l'heure... je viens vous demander un grand
service. Demander, m'écriai-je, quand vous
avez le droit d'ordonner! Il m'expliqua ce
qu'il attendait de moi, et, vous l'avouerez-je,
madame? j'hésitai à accomplir l'action qu'il
me demandait.

PAUL. Achevons!

MARGUERITE, à part. O ciel! je ne m'étais
pas trompée, c'est elle.

AMÉLIE. Il s'agissait de sauver l'honneur,
la vie peut-être à une femme compromise par
lui... et dont on devait suivre, surveiller avec
attention, avec jalousie, tous les pas... toutes
les actions... Il me supplia de me rendre chez
lui, à une heure qu'il m'indiqua, vêtu d'un
costume semblable à celui de cette femme,
et moi, forte de ma confiance, je me résignai
à faire cette démarche imprudente... c'était
le sauveur de mon père; mais lorsqu'en sor-
tant de chez lui je trouvais rassemblés devant
sa demeure les marins de son équipage, qui
allaient s'embarquer avec lui... il me sembla
que tous ces regards étaient attachés sur moi...
que tout ce monde était là pour me surpren-
dre, et que je m'enfuis éperdue, désespérée...
C'est un de ces hommages doute, un de ces
marins qui m'a reconnue, et qui aura tout
appris à votre père... De là cette fatale mé-
prise et la rupture de notre mariage... je vous
jure, Paul, et vous aussi, madame, je vous
jure que j'ai dit la vérité.

MARGUERITE, à part. Pauvre enfant! c'est
pour moi qu'elle s'est perdue.

*On se va pendant la fin de cette scène le fond du théâtre
pris de rivaie un gaillard d'officier de marine et de
matelots.*

PAUL. Mais grâce au ciel, tout peut faci-
lement se réparer... le motif de cette erreur
est si simple, qu'un mot d'explication à mon
père suffira pour vous justifier. *(Se retournant
vers le fond.)* Mon père... je le vois... il est
là... sur le rivage.

MARGUERITE. Grand Dieu!

PAUL. Occupé à donner ses ordres... Je vais
le joindre, je vais tout lui dire, Amélie, et
bientôt il vous rendra justice.

MARGUERITE, Paul... mon fils... que vas-
tu faire?

PAUL. Vous m'arrêtez, et pourquoi? ne faut-
il pas qu'il sache...

MARGUERITE. Oui... oui... il le faut... mais
ce secret, c'est moi, moi seule qui dois...
qui veux le lui apprendre.

AMÉLIE. Vous? oh! je vous remercie, madame... vous m'avez conservé toute votre tendresse... et c'est vous qui défendrez votre fille...

MARGUERITE. Oh!... ma fille... je dirai tout... (A tous deux en leur serrant la main.) Laissez-moi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *prêt à entrer dans l'auberge, et comptant quelques Marins restés auprès de lui*. Entendez-vous, camarades, chacun à son poste, et au premier signal...

Mouvement des trois personnes au salon.

MARGUERITE, à part. Ah! c'est lui!... mon sang se glace, et mes genoux fléchissent.

JACQUES, de même. Tous trois ensemble malgré moi volant!

Pendant cette fin de scène, des garçons d'auberge sont venus desservir des tables occupées se lever du ridan par les marins; le fouace à qui Amélie s'est adressée en arrivant à l'auberge, restée en scène et fidèle à la jeune fille la chambre qu'elle lui a préparée; Amélie, après d'une lecture d'écrits, se penche et avoir fait à Marguerite un geste de reconnaissance, sort par la droite, emportant par cette femme; Paul, tout en geste supplie à son père, sensible lui indiquant que sa mère a à lui parler, et il sort par le fond.

MARGUERITE, à part, pendant ces deux sorties. Cet aveu, c'est mon arrêt de mort, mais je l'ai promis... et je ne puis sans détruire leur bonheur à tous les deux, je ne puis manquer à ma parole.

SCÈNE VI.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES. Paul me supplie de vous écouter, Marguerite. Qu'avez-vous à me dire? Que vous êtes parvenue à détruire toutes ses illusions, n'est-ce pas? et qu'à l'instant où je viens de le voir pris de vous et... de cette jeune fille... il lui disait adieu pour toujours.

MARGUERITE. Jacques... vous êtes noble et bon; vous auriez pitié peut-être d'une pauvre femme plus malheureuse encore qu'elle ne fut coupable.

JACQUES. Comment! c'est toi, Marguerite, toi qui vas prendre sa défense?

MARGUERITE. Monsieur...

JACQUES. La défense d'Amélie Verdier.

MARGUERITE. D'Amélie.

JACQUES. Je comprends... pauvre mère, tu n'as pas eu le courage de résister aux prières, aux larmes de ton fils... et, pour lui épargner une douleur d'un instant, tu laisses accomplir le malheur de toute sa vie.

MARGUERITE. Son malheur! ah! c'est là ce que je veux conjurer, au contraire... Oui, c'est la pensée de mon malheur qui m'a pressé, qui me jette à vos pieds.

JACQUES, la relevant. A mes pieds... à mes pieds... Marguerite!... Et est-ce pour elle que tu viens m'implorer à genoux!...

MARGUERITE. Oui, je dois la défendre... Par grâce, écoutez-moi, monsieur d'Amélie.

JACQUES. Trois-tu femme, ais-toi!... ne prononce plus ce nom devant moi... Nous ne lui avons demandé pour la chérir comme une fille ni un nom, ni une fortune... et en échange de tout de confiance, elle apportait à son époux l'infamie et le déshonneur... Ce n'est pas une faute, cela, c'est un crime, une crime indigne de pardon...

MARGUERITE. Ainsi vous refuseriez tout pitié, même au repentir, même aux remords?

JACQUES. Les remords, le repentir... Eh!

que servaient-ils, dis-moi, de pleurer et de demander grâce quand, après avoir déshonoré l'époux, cette femme verrait encore sa honte réjaillir sur la tête de ses enfants!...

MARGUERITE. Ses enfants... à ciel!

JACQUES. Oui, Marguerite, quand l'époux outragé a fait justice de celle qui l'a trompé, il lui reste du moins à lui une consolation dans sa misère... Un homme n'est jamais complètement malheureux, tant qu'il lui reste un fils... Eh bien, dis, Marguerite, si cet enfant n'est pas le sien, si c'est le fruit de l'adultère, le fils d'un étranger que cette femme a jeté dans la maison, dans les bras de son époux, dis, que veux-tu qu'il fasse, que veux-tu qu'il devienne cet homme?

MARGUERITE, accablée, à part. Ah! je me sens mourir.

Debreuil paraît au fond du théâtre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUBREUIL.

JACQUES, l'apercevant. Debreuil! Venez, monsieur, venez, car vous pouvez, vous devez entendre aussi, vous, ce que je disais à ma femme...

DUBREUIL. Moi!

JACQUES. Tentez, tentez, toute supplication, en faveur de mademoiselle Verdier serait inutile...

DUBREUIL. Mais je vous atteste, je vous jure qu'elle n'est pas coupable.

JACQUES. Vous le jurez... En effet, il y a au monde un homme, un seul aux yeux duquel elle peut ne pas l'être, et cet homme, c'est vous, monsieur, vous qui l'avez perdue; vous seul pouvez lui rendre l'honneur à la face de tous. Dans cet instant, votre équipage, auquel viennent de se joindre tous les marins de la ville, est occupé à remettre à flot votre frégate, à réparer le mal que nous a fait la perfidie de nos ennemis. Aujourd'hui un combat où vous donnerez l'exemple du courage; aujourd'hui aussi doit se rassembler un tribunal où vous serez appelé à juger et à punir une trahison... Eh bien, monsieur, ce n'est pas assez de remplir ses devoirs envers son pays, il faut être juste et sévère envers soi-même comme on l'est envers les autres. C'est une trahison aussi, trahison indigne d'un homme de cœur, que de perdre une pauvre jeune fille, et de ne pas réparer ses torts envers elle. Me comprenez-vous? La voici, je vous la laisse ensemble... Venez, venez, Marguerite.

Amélie se repaît à droite. Marguerite sort éplorée en laissant les deux Jacques regards éperdus. Debreuil en lui montrant Amélie, sort également de la scène, regard, par le sort. Debreuil sort contrecœur.

SCÈNE VIII.

DUBREUIL, AMÉLIE.

AMÉLIE, après un silence. Elle s'éloigne sans m'adresser une parole... elle voudrait éviter mes regards... N'a-t-elle pas tenu sa promesse? n'a-t-elle pas dit à son époux...

DUBREUIL. Rien.

AMÉLIE. Mais vous allez le lui dire, vous, Debreuil, l'assommoir.

AMÉLIE. Impossible!

DUBREUIL. Un secret affreux, une fatalité dont rien ne peut vous affranchir, pèse sur vous et sur moi... je ne puis vous justifier... je ne puis dire quelle était cette femme dont vous avez pris la place; je ne puis pas même avouer que vous avez pris la place d'une autre.

AMÉLIE. Ainsi, pour sauver l'honneur de cette femme, vous me déshonorez, moi!

DUBREUIL. Amélie!

AMÉLIE. Oh! je vous en conjure; vous que je regardais tout à l'heure encore comme mon seul ami, mon unique protecteur, prenez pitié de moi, de ma douleur, de l'ignominie dont je suis injustement accablée!... Enfin, soyez pour moi noble et généreux comme vous l'êtes pour tous, comme vous l'avez été pour mon père...

DUBREUIL. Votre père!

AMÉLIE. Après l'avoir sauvé, lui, voudriez-vous donc perdre sa fille?

DUBREUIL. Amélie, c'est aussi le souvenir de votre père que j'invoquerais... ce serment inflexible que vous lui avez fait à son lit de mort...

AMÉLIE. Je ne l'ai pas oublié, monsieur, j'ai promis de vous obéir toujours comme à lui-même.

DUBREUIL. Ne nous a-t-il pas dit aussi quel était son dernier désir, sa dernière volonté...

AMÉLIE. Oui, je ne le rappelle... que je fusse un jour la femme de celui qui lui avait sauvé la vie... mais depuis longtemps vous m'avez déçue de cette parole...

DUBREUIL. Aujourd'hui, au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, je vous supplie de la tenir...

AMÉLIE. Que dites-vous?

DUBREUIL. Si vous me refusez, il n'est plus pour moi aucun moyen d'empêcher le malheur de ceux même que vous aimez... le malheur éternel de Paul, de sa mère.

AMÉLIE, le regardant avec effroi. Ah! qu'avez-vous dit? et que faut-il que je croie?

DUBREUIL. Amélie, les instants sont précieux. Parlez... serez-vous généreuse et dévouée jusqu'à la fin?

AMÉLIE. De sa mère!... ô mon Dieu! non! Dieu!... le voilà donc enfin dévoué pour moi... ce mystère terrible... et pour moi, ce sont toutes mes espérances perdues... c'est l'auteur de Paul auquel faut que je renonce... c'est ma vie, ma vie tout entière. Oh! m'a-t-il juré, monsieur, j'en aurai le courage... le malheur éternel de Paul, de sa mère. J'obéis.

Elle prend une plume et écrit à la hâte quelques mots.

DUBREUIL. Que faites-vous, mademoiselle?

AMÉLIE. J'écris à M. Jacques que je renonce pour jamais à la main de son fils... que vous seul devez être mon époux... et... qu'aujourd'hui même on célébrera ce mariage.

DUBREUIL. Oh! merci, noble enfant, merci!

AMÉLIE. Adieu, monsieur, adieu... Le capitaine Jacques recevra cette lettre à l'instant... Vous l'avez voulu; disposez de moi.

Elle rentre à droite.

DUBREUIL. Pauvre Amélie... si noble et si résignée!... mais du moins, après lui avoir imposé cet hymen... je saurai bien avancer le terme de son malheur...

Marguerite paraît sur le toit de la porte.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, MARGUERITE.

DUBREUIL. Marguerite!

MARGUERITE. Monsieur Debreuil!

DUBREUIL. Encore une fois, vous êtes sauvée, madame, sauvée par cette jeune fille, et vous ne serez pas déshonorée sans yeta de votre fils.

MARGUERITE. Comment?

DUBREUIL. Mais d'abord... par pitié, par grâce, satisfaites enfin mon impatience. Il y a deux ans, dans cette fatale entrevue, au mot de vous qui n'est pas un instant sorti de ma mémoire, notre fils, avez-vous dit, notre fils existe encore peut-être... lui dont pendant si longtemps j'avais pleuré la perte... Expliquez-vous... s'il existe, où est-il?... et comment parviendrai-je jamais à le rejoindre? Enfin, madame, enfin, que s'est-il donc passé à Tourville le 12 septembre 1795?

MARGUERITE. Eh bien, ce jour-là, un parti d'Anglais commandé par le célèbre pirate William Nibson avait débarqué sur la côte, mis le feu au village, massacré les habitants, et la pauvre paysanne gardienne de mes fils était au nombre des victimes.

DUBREUIL. Et les deux enfants?

MARGUERITE. Un seul avait été sauvé par le frère de cette malheureuse femme.

DUBREUIL. Un seul?

MARGUERITE. Il était mort en me gardant trop fidèlement mon secret : car son frère lui-même ne put me répondre quand je l'interrogeai... Il ne savait rien ! Il ne comprenait rien. Il seules mes fils, malheureux ! lognez ce don, inouï, de la main d'Amélie !

DUBREUIL. Impossible !... Eh quoi ! aucun indice !...

MARGUERITE. C'est que j'avais laissé à mon départ au bout de dix ans... Les bijoux avaient été volés sans doute, un des enfants égorgé, et l'autre sauvé par ce paysan, qui ne put donner d'autres renseignements que celui-ci : C'est l'un des deux enfants élevés par ma sœur.

DUBREUIL. L'un des deux !

MARGUERITE. C'est alors que je vous annonçai la mort de votre fils, voulant ainsi éloigner à jamais de votre âme jusqu'à son souvenir de notre funeste amour ; c'est alors aussi qu'éperdue, tremblante... je me demandai si j'allais pas commettre envers Jacques une perfidie plus grande encore que la première... J'étais placée entre deux résolutions extrêmes qui l'une et l'autre me glaçaient d'épouvante... ou j'allais introduire dans sa maison le fils d'un étranger, ou c'était la honte que j'allais en bannir... Que vous dirai-je enfant ! J'étais mère... et je ne me sentais pas le courage de me séparer encore de mon enfant... le seul que le ciel m'eût conservé. Je revins avec lui auprès de mon époux : il grandit sous mes yeux, objet de notre amour, de notre idolâtrie... et du moins, j'avais vu mon fils heureux jusqu'à ce jour, ce jour où notre passé devait briser tout son avenir.

Paul entre en scène, et marche vers Dubreuil en le regardant.

SCÈNE X.

LES MEMES, PAUL.

PAUL, d'abord. Monsieur... monsieur... ce que je viens d'apprendre est-il vrai?

MARGUERITE et DUBREUIL, ensemble. Paul ! DUBREUIL, le regardant avec émotion. Paul !... ou mon Dieu ! c'est lui !... Tout mon cœur s'est ému.

PAUL. Vous, l'époux d'Amélie... Répondre, cela est-il vrai?... car j'hésite encore à croire même le témoignage de mes yeux, même ce billet d'Amélie que j'ai lu, et jusqu'à la parole de mon père.

DUBREUIL. Paul, je vous en supplie... PAUL, avec fureur. Mais répondz à donc ! MARGUERITE, effrayée. Mon fils !...

Jacques entre par le fond avec Gaspard.

SCÈNE XI.

LES MEMES, JACQUES, GASPARD.

JACQUES, une lettre d la main. Capitaine Dubreuil, j'ai reçu la lettre de madame Amélie : c'est bien... et vous remplissez votre devoir.

PAUL, d'un demi-voix. Eh bien, répondez-vous enfin ?...

DUBREUIL, très-ému et cherchant à se contenir. Lieutenant Paul, rendez-vous à bord de la frégate, l'honneur du combat approche... c'est là qu'est votre place.

PAUL. Je n'ai pas... non, je ne veux pas vous obéir.

JACQUES et MARGUERITE. Paul !... mon fils GASPARD. Non lieutenant... à quoi songez-vous donc ?

DUBREUIL. Vous insultez votre chef. PAUL. Mon chef ! vous ne fêles plus ! C'est serment d'obéissance que j'ai prêté entre vos mains, je l'ai juré ; cette épée qui m'a été confiée pour ne frapper qu'après vos ordres, je la brise. (Il la brise et la jette aux pieds de Dubreuil.) Je méprise votre volonté, comme je vous méprise vous-même.

DUBREUIL, hors de lui et se précipitant sur Paul. Malheureux !

Des voix se font entendre, d'une part. Amélie est retournée par la droite en portant un grand cri, et retient le bras de Paul pour le frapper Dubreuil ; d'une autre, Marguerite, qui s'est jointe entre Dubreuil et Paul, retient le bras de Dubreuil.

SCÈNE XII.

LES MEMES, AMÉLIE.

MARGUERITE, s'écriant. Arrêtez, arrêtez, Dubreuil ! oubliez-vous...

DUBREUIL, à part. Qu'allais-je faire ! GASPARD, à lui-même. O mon Dieu ! c'est un lien à mort... mais il ne dit rien lui ! il courbe la tête ! Qu'est-ce que ça signifie ?

JACQUES, de même. Il supporte de cet enfant à la voix de sa mère, un outrage qui ne se rachète qu'avec du sang... (Regardant Amélie.) Non, non, ce n'est pas là la maltresse de Dubreuil. (Il porte la main à son poignard ; mais, dans ce moment on entend le bruit du canon ; Jacques s'arrête et dit :) Avant tout, je dois tout mon sang à la France (Il parait faire un violent effort sur lui-même, s'approche de sa femme, et lui dit doucement en lui montrant Amélie :) Marguerite, emmenez cette jeune fille ! (Sorte lentement et inquiet des deux femmes. Jacques remettrait Paul en propre épée qu'il a détachée de sa ceinture, lui dit :) Paul, vous allez vous rendre à bord, et exécuter les ordres de votre capitaine !

PAUL. Mon père !... JACQUES. Silence ! obéissez ! (Paul s'écroule devant Jacques et s'éloigne par le fond ; au même instant des officiers de marine et des matelots entrent de tous côtés sur la scène. Bas à Dubreuil.) Capitaine, personne que moi... car Gaspard est un autre moi-même, un être témoin de cette provocation du lieutenant envers son supérieur. Vous avez épargné ce jeune fu, et vous n'invocerez pas contre lui la rigueur des lois maritimes... Je vous remercie de cet effort que vous avez fait sur vous-même..., et pour vous en témoigner toute ma reconnaissance.

ance... (Il est et regardant à la fois les matins et Dubreuil.) Capitaine Dubreuil, je suis prêt à combattre sous vos ordres, comme le dernier des matelots... Oui, capitaine, je vous demande une place dans vos rangs, pour marcher à l'abordage... Vous avez aujourd'hui pour compagnon d'armes Jacques le Corsaire !

TOUS. AUX ARMES ! AUX ARMES ! JACQUES, s'adressant à tous les autres personnes, en s'avançant sur le devant de la scène.) O mon Dieu ! pour la première fois de ma vie, je te demande de ne pas me laisser périr dans le combat... car je veux vivre encore, vivre pour la vengeance !

CRÉ GÉNÉRAL. Au combat ! au combat !

ACTE QUATRIÈME.

Le Conseil de guerre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL, GASPARD.

DUBREUIL, entrant avec désespoir, son épée à la main. C'en est fait... tout m'accable à la fois. Homme dans mes affections, dans mes espérances ; marin dans ma renommée, dans ma gloire... partout il faut que je succombe.

GASPARD. Patience, commandant, patience !... nous prendrons notre revanche. Mais aussi la partie était trop inégale... toute une flotille bien armée, bien équipée, en lutte avec une vieille frégate désolée, incapable de tenir encore la mer pendant une heure... Voyez, mon capitaine... il ne se plaint pas... il ne se désespère pas, lui !

DUBREUIL. Jacques !... La débâle ne doit pas l'affliger autant que moi... ce n'est pas lui qui commandait.

GASPARD. Non... c'est vrai... ce n'est pas lui. (À part.) Et c'est peut-être pour ça que nous avons été battus. (Haut.) Il sautait de joie quand il a senti l'odeur de la poudre... et maintenant encore il conserve le même enthousiasme qu'il avait au milieu de la mitraille. C'est qu'il compte sur ce que je disais tout à l'heure : nous revanche.

DUBREUIL, à part. Il ne soupçonne rien. GASPARD. À présent il fait ses préparatifs en conséquence... Mais d'abord les ennemis auront entendu fusiller leur espion... il est trois heures et demie... à quatre heures, le conseil de guerre doit vous faire partie, commandant, et moi aussi !

DUBREUIL. Oui, je sais ; mais... le lieutenant, qu'est-il devenu depuis le combat ?

GASPARD. Le lieutenant Paul !... il s'est battu comme un diable... et quand la frégate a coulé, il s'est jeté à la nage pour gagner la terre... vu que la chaloupe lui semblait apparemment un moyen de transport fastidieux et bon pour les invalides. Il est en ce moment dans sa chambre, en train de se procurer des vêtements un peu plus secs. Quant à moi, je vais faire l'inverse, et me repasser quelque chose de mouillé dans l'intérieur, que j'ai diablement détrempé par l'exercice des pièces à feu. Au revoir, commandant.

Il sort.

SCÈNE II.

DUBREUIL, seul ; puis MARGUERITE.

DUBREUIL. Pour moi, de toutes parts, malheur et infamie. Quels que soient les projets auxquels s'arrête ma pensée, je n'ose entrevoir dans leur accomplissement que le malheur de tout ce qui m'entoure. (Mar-

guerie entre en scène. Il va au-devant d'elle.) Ah! c'est vous, madame, vous témoin de mon outrage; vous qui seule, je l'espère, avez compris toute ma résignation à la subir... Plaignez-moi d'exister encore, Marguerite; plaignez-moi de n'être pas tombé sous une belle ennemie, plutôt que d'attendre une nouvelle insulte, peut-être une provocation nouvelle de celui... qu'il m'est impossible de combattre.

MARGUERITE. Oh! oui... impossible.

DUBREUIL. De celui que je désire et que je redoute à la fois d'appeler mon enfant.

MARGUERITE. Silence! ô miel, silence! je crois l'entendre.

DUBREUIL. Paul!

MARGUERITE. Oui, c'est lui... Par grâce, monseigneur...

DUBREUIL. Fuir, n'est-ce pas? fuir devant lui?

MARGUERITE. Il le faut.

DUBREUIL. Vous voyez bien que j'ai raison, Marguerite!... Souhaitez-moi de mourir!

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

MARGUERITE, puis PAUL.

MARGUERITE, seule. Le voici... Comme il est agité... comme il souffre, lui aussi!

PAUL, entrant à droite et se portant à lui-même. Gaspard m'a dit que je le trouverais dans ce salon. (Apercevant Marguerite.) Ah! ma mère...

Il cache sous son habit une paire de pistolets.

MARGUERITE. Qu'as-tu donc, Paul? on dirait que ma présence...

PAUL. Ma mère... et quel motif pourriez-vous me supposer?

MARGUERITE. Quel motif?... Oh! l'homme se passe de feindre, Paul... j'ai vu ces armes que tu cherches en vain à me cacher.

PAUL. Ces armes?... Tenez, ma mère, vous savez combien je vous honore, combien je vous aime... mais il y a des circonstances dans la vie où le fils le plus dévoué doit rester sourd aux paroles, aux prières, aux pleurs même de sa mère... j'ai insulté un homme que je hais de toutes les forces de mon âme... cette insulte doit avoir une réparation que rien ne peut empêcher. Ou comme mon chef et au nom de la loi, il me demandera compte de son outrage, et alors vous n'aurez plus de fils... ou bien il consentira à oublier son grade pour se battre avec moi... ou sa vie ou la mienne... cette querelle ne peut avoir une autre issue.

MARGUERITE, suppliante. Paul!

PAUL. Adieu, adieu, ma mère.

Il va sortir.

AMÉLIE, qui vient d'entrer en scène, trépaille, puis fait fize, et paraissant avoir pris une grande résolution. Arrêtez, monsieur Paul!

PAUL et MARGUERITE, ensemble. Amélie!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, à Paul. Oui, Amélie qui vient vous dire, avec votre mère, je vous renonce, monseigneur, à tout projet de haine et de vengeance; vous ne vous battrez pas.

PAUL. Qu'entends-je?... Et vous aussi, mademoiselle? tremblez-vous donc pour lui? pour votre époux?

AMÉLIE. Eh bien... eh bien... oui... pour mon époux!

PAUL. Mais vous ne comprenez donc pas que ce nom révèle toute ma fureur?

AMÉLIE. Et cependant ce mariage doit s'accomplir... et vous ne devez pas, je le répète... vous ne pouvez pas vous battre avec lui... car ce duel, quel qu'en fût le résultat, périrait sur toute ma vie comme un remords... car j'en serais la première, la seule cause, moi... qui suis coupable... moi qui vous ai menti jusqu'à ce jour... moi... la maîtresse de Dubreuil!

PAUL et MARGUERITE, ensemble. Sa maîtresse!

MARGUERITE, à part. Que dit-elle? Ah! je ne souffrirai pas...

AMÉLIE, bas à Marguerite, en lui serrant la main. Silence, madame!... par pitié pour lui, silence!

PAUL. Amélie... c'est un rêve, n'est-ce pas? non... je n'avais pas ma raison lorsqu'il m'a semblé que vous vous accusiez vous-même... Oh! dites, dites-moi que j'étais en délire!

AMÉLIE, bissant la tête. Grâce, monsieur... pitié! épargnez-moi vos reproches! Vos mépris, je les ai mérités... mais ne m'en accablez pas!

PAUL. Oh! c'est affreux! Ainsi, dès le jour où je vous ai connue, où je vous ai aimée, où, vous croyant la plus noble, la plus vertueuse des femmes, comme à mes yeux vous en étiez la plus belle, je vous ai donné mon cœur avec confiance, avec abandon; dès ce jour-là vous m'avez trompé?

AMÉLIE, accablée. Oui!

PAUL. Et quand, ivre de joie, de bonheur, je vins vous annoncer que mon père consentait à notre union... votre joie, égale à la mienne, vous tendrez paroles, vos serments d'amour, tout cela n'était que mensonge et perfidie?

AMÉLIE. Oui!

PAUL. Et ce matin, après ce moment terrible où mon père me défendit de songer à vous... quand je vous interrogai... cette histoire prétendue d'une femme compromise par Dubreuil... cette substitution de costumes... ce noble et touchant sacrifice... tout cela n'était qu'une infamie... qu'une odieuse imposture?

AMÉLIE. Oui!

PAUL, la regardant avec horreur. Ah! Amélie! Adieu, mademoiselle... Adieu pour toujours!

Il sort désemparé.

SCÈNE V.

MARGUERITE, AMÉLIE. A la sortie de Paul, Amélie est tombée sans force sur un fauteuil. Marguerite, debout devant elle, n'ose ni la regarder ni lui parler.

AMÉLIE, sans voir Marguerite, et répétant les dernières paroles de Paul. Adieu pour toujours! C'est plus que de la haine, plus que du mépris... c'est de l'horreur que je lui inspire!

MARGUERITE, tombant à ses pieds. Amélie!

AMÉLIE. Que faites-vous, madame? A mes pieds... vous?

MARGUERITE. Oui, à vos pieds... car, dans mon abjection, je n'ose élever mes regards jusqu'à vous.

AMÉLIE. Madame... vous êtes sa mère! et

je l'ai aimé tant! je l'aime encore... mais pour lui épargner à jamais cette affreuse révélation, j'ai rempli mon devoir dans toute sa rigueur; je me suis résignée à perdre jusqu'à son estime, à lui, devant qui m'est si affreux de paraître coupable, et qui pourtant n'apprendra jamais, je l'espère, que je ne l'étais pas... lui qui vient de me dire: Adieu pour toujours!

MARGUERITE. Amélie! ange de dévotion!

AMÉLIE, fondant en larmes. Oh! madame... il n'est plus là maintenant... je puis pleurer. Oh! mais devant vous, seulement... devant vous... les autres ne soupçonneront rien... j'effacerai la trace de mes larmes... et puis, si je n'ai pas la force de sourire, si, malgré moi, la douleur reste empreinte sur mon front... qu'importe? ils attribueront cela à la honte, au remords d'avoir trompé votre fils... Adieu, adieu, madame!

Elle sort en plissant à droite. Jacques paraît sur le bout de la porte à gauche et la regarde partir; puis il descend lentement jusqu'à Marguerite, pendant le monologue suivant.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, JACQUES, puis GASPARD.

MARGUERITE, à elle-même. Et j'ai pu accepter ce douloureux sacrifice? O mon Dieu! lorsque je paraîtrai devant vous, quel supplice me réserveriez-vous pour toutes ces infirmités?

Ici Jacques se penche jusqu'à Marguerite. Gaspard paraît au fond du théâtre.

JACQUES. Adieu d'arriver jusqu'à lui, madame, n'avez-vous pas une autre justice à redouter?

MARGUERITE, tombant à ses genoux. Ah! monseigneur, tuez-moi!... La mort, par pitié! la mort!

GASPARD. Mon capitaine, grâce! grâce!

JACQUES, serrant expressivement la main de Gaspard, et se retournant vers Marguerite. La mort! ce serait trop peu au prix de toutes mes souffrances!... (Il la fait relever; puis s'adressant à Gaspard.) Jamais! Je n'ai pas au cœur une vertu plus qu'humaine... et j'ai été frappé par toi, Marguerite, dans mes plus chères affections, dans mes croyances les plus saintes... tu m'as fait trop malheureux pour que je puisse être désarmé par des larmes et des prières. Va-t'en! va-t'en! que le ciel te pardonne, Marguerite... moi, je me vengerai.

Gaspard entraîne doucement Marguerite, qui regarde toujours Jacques avec terreur.

SCÈNE VII.

JACQUES, GASPARD.

JACQUES. Les infâmes! comme ils m'ont trompé! comme je leur ai servi de jouet et de risée!... Oh! qu'ils tremblent!... Marguerite, il te faut un supplice plus affreux mille fois que la mort. Gaspard!

GASPARD. Capitaine?

JACQUES. Va trouver Paul.

GASPARD. Vous êtes?

JACQUES. Non! celui de Dubreuil.

GASPARD. Ciel!

JACQUES. Oh! ce cri de Marguerite quand elle m'est jetée entre les deux adversaires... ce cri m'a tout révélé!... Et lui! lui, un soldat, un marin, qui a pu demeurer immobile

devant celui qui lui avait fait un si sauglant outrage!... Oh! je te le dis, Gaspard, et c'est là pour moi l'exécration de l'opprobre et de la misère... Paul est le fils de Dubreuil.

GASPARD. Capitaine... je vous en conjure...

JACQUES. Va le trouver... il ne sait rien encore, lui!... et ce qu'elle demande surtout à Dieu, c'est de lui laisser tout ignorer... Eh bien, soit! je ne lui dirai rien... rien qu'un mot : « Paul, va te battre avec Dubreuil! »

GASPARD. Grand Dieu! qu'avez-vous dit?

JACQUES. « Va le provoquer encore; va lui répéter que c'est un traître, un infâme, le plus méprisable de tous les hommes, pour qu'il soit enfin forcé d'accepter ce duel! »

GASPARD. Oh! jamais, jamais!

JACQUES. Je le veux... je le veux!... Et je lui rendrai, à elle, celui des deux qui aura tué l'autre.

GASPARD. Non, capitaine... vous ne ferez pas cela.

JACQUES. Et pourquoi ne le ferai-je pas, Gaspard? Parce que la colère vous égare, et qu'elle vous rend injuste.

JACQUES. Injuste!... envers ces misérables!...

GASPARD. Oui, capitaine... vous oubliez qu'il y a un innocent que vous ne devez pas punir du crime des autres...

JACQUES. Un innocent?

GASPARD. Oui, le lieutenant Paul... de quoi est-il coupable celui-là?

JACQUES. Il n'est pas mon fils!

GASPARD. Un brave jeune homme... un bon marin, et, comme vous, un modèle d'honneur et de loyauté, capitaine!

JACQUES. Il n'est pas mon fils!

GASPARD. Vous êtes un Dieu pour lui! Il vous respecte, il vous admire, il vous aime...

JACQUES. Eh! quel importance son respect et son amour? n'est pas mon fils, te dis-je! Et lui, que j'ai tant chéri, lui qui faisait tout mon orgueil, toutes mes espérances, je le hais à présent... je le hais à l'égal de sa mère!... Va le chercher; je veux le voir, je veux lui dire...

GASPARD. Je n'irai pas!

JACQUES. Je te l'ordonne!

GASPARD. Je désobéis...

JACQUES. Va-en!

GASPARD. Je reste! Vous renoncerez à votre projet... il est affreux! il est horrible!

JACQUES. Tais-toi!

GASPARD. Vous m'entendez! On a été perfide envers vous... ce n'est pas une raison pour que vous, mon capitaine, vous vous rendiez coupable d'une mauvaise action.

JACQUES. Tais-toi, te dis-je!

GASPARD. D'une injustice!

JACQUES. Mais tais-toi donc!

GASPARD. D'un... lâcheté!

JACQUES... saisissant une canne qui se trouve près de lui, et menaçant Gaspard.

Te tairas-tu, misérable?

GASPARD. Frappe! nous sommes entre nous... frappe! personne ne saura que vous avez payé à coups de canne mon dévouement et ma franchise! mais je vous dirai toujours que votre projet est horrible, qu'il est indigne d'un homme de cœur!

JACQUES, jetant la canne. C'est vrai! indigne d'un homme de cœur... (Tendant du nouveau la main à Gaspard.) Pardon, pardon, mon ami... tu vois comme je souffre!

GASPARD. Eh bien, et moi? est-ce que vous croyez que tout ça me rend bien heureux?

JACQUES. Lui, du moins... lui! je le tue-

rai!

GASPARD. Dubreuil? ah dame! pour celui-là, c'est différent... je n'ai pas le droit de m'y opposer.

Musique en cordons à l'orchestre; qu'on ouvre la porte. Entrée de Dubreuil.

SCÈNE VIII.

ES MEMES. DUBREUIL, puis PAUL et BENJAMIN, et le PEUPLE.

DUBREUIL. Il est quatre heures, capitaine.

JACQUES. L'heure du conseil de guerre, où l'on doit décider du sort de l'espion... c'est bien, monsieur... mais comme j'aurai en ce jour une autre tribulation à punir, je vous demanderai après le conseil un instant d'attente.

DUBREUIL. A moi!

JACQUES. Oui, une entrevue qui ne se terminera que par la mort de l'un des deux.

DUBREUIL. Le regardant étonné, et comprenant qu'il s'agit de la mort?... Je suis à vos ordres, monsieur.

Le fond de théâtre se découvre, et l'on voit la rompage et en perspective une vue pittoresque de la ville port. Paul, puis Benjamin, comme marcheurs du conseil, sont entrés peu de temps après Dubreuil. Des soldats de marine viennent se ranger au fond de la galerie et empêchent d'y pénétrer la foule de matelots, d'hommes et de femmes du peuple qui arrivent de toutes parts.

JACQUES, à Dubreuil, Paul, Benjamin, et Gaspard, debout autour de lui, et à une certaine distance l'un de l'autre. Messieurs, vous savez combien cet grave et rigoureux la mission que vous avez à remplir. Vous prononcerez sans haine, sans colère, dans toute la sincérité de votre conscience.

Tous, excepté Benjamin. Je le jure.

BENJAMIN, à lui-même. Sans haine! sans colère! et tout à l'heure Mamon a pleuré de vant moi en pensant à ce gendarme-là.

GASPARD, bas. Qu'est-ce que tu fais donc, toi? et ton serment?...

BENJAMIN. C'est juste; j'ai tort. (Haut.) Sans haine et sans colère... je le jure.

JACQUES, faisant un signe. Qu'il entre!

SCÈNE IX.

LES MEMES. CHRISTIAN.

JACQUES. Votre nom?

CHRISTIAN. Christian.

JACQUES. Pas d'autres?

CHRISTIAN. Je n'en sais rien. On se m'a jamais donné que celui-là.

JACQUES. Vous avez été arrêté à l'instant où vous acheviez le plan de cette furestie, pour la livrer aux ennemis. En convenez-vous?

CHRISTIAN. Quand je le nierais... c'est vous qui m'avez arrêté.

JACQUES. Ce n'était pas la première fois que vous étiez parvenu à vous glisser sur nos côtes, et qu'à l'aide de vos signaux et des trahisons de quelques misérables, vous aviez fait les flottes ennemies de tous nos mouvements. Vous vous en êtes vanité vous-même.

CHRISTIAN. C'est vrai... une sottise que j'ai faite, et dont je me repens à cette heure où je prévois tout ma destinée.

JACQUES. Vous avez peur de mourir.

CHRISTIAN. Je ne vois pas à quoi me servirait de faire le fanfaron? Oui, j'en ai peur; je suis jeune, et je tiens à la vie.

JACQUES. Ce qui rend votre crime plus affreux et plus irrémissible, c'est votre qualité de Français.

CHRISTIAN. C'est-à-dire Français... je le

suis et je ne le suis pas.

JACQUES. Comment?

CHRISTIAN. Je m'explique. Je tiens beaucoup à ce qu'un premier acte de ma déclaration. Ce que je suis au juste, j'aurais de la peine à le dire. Je n'ai, je le répète, d'autre nom que celui de Christian, auquel m'a habitude à répondre celui qui s'est emparé de moi depuis mon enfance, et qui a fait de moi ce que je suis, et ce qu'il était lui-même, un pirate.

JACQUES. Un espion!

CHRISTIAN. A la bonne heure... je ne suis pas ici pour discuter sur les terrens.

JACQUES. Mais cet homme par qui vous avez été élevé pour cette misérable existence, quel est-il donc?

CHRISTIAN. Je vous l'ai dit, un pirate anglais, William Nickelson.

DUBREUIL, à lui-même. Nickelson!

CHRISTIAN. Qui m'a élevé il y a dix-sept ans bientôt dans la nuit du douze septembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.

DUBREUIL, se levant. Qu'entendez-vous?

JACQUES. La nuit où je suis resté en France.

DUBREUIL, vivement à Christian. Vous avez dit : le douze septembre!...

CHRISTIAN. Mil sept cent quatre-vingt-quatre... eh bien, oui; c'est cela, c'est cela même; dans un petit village à quelques lieues d'ici, sur le bord de la mer, à Tourville.

JACQUES, DUBREUIL, et PAUL, ensemble. Tourville!

Jacques s'est levé à son tour, et commence à suivre les paroles de Christian avec le même intérêt que Dubreuil, puis son yeux se reportent aussi sur Paul, qui continue d'écrire.

PAUL, en se parlant à lui-même, après avoir écrit. Tourville! le village où j'ai passé mes premières années!... mais, ainsi que lui, c'est vainement que je consulterais ma mémoire...

DUBREUIL, à Christian. Répondez! Répondez encore: ce Nickelson n'a pas cherché à s'informer?...

CHRISTIAN. Du nom de mes parents? jamais, il tenait à me garder avec lui.

DUBREUIL. Jamais!

JACQUES, à part, en regardant Dubreuil. Cette émotion, ce trouble, que signifie-t-elle?

CHRISTIAN. Rien!... seulement, dans une excursion que nous avons faite ensemble à Tourville, il m'a montré la position de la ferme d'où il m'avait emporté à travers les flammes.

DUBREUIL. Eh bien?...

CHRISTIAN. Eh bien? c'était une maison isolée de toutes les autres, en face de la chapelle, qui subsistait toujours, et entourée de peupliers que le temps a respectés aussi.

JACQUES, à lui-même. La maison qui m'a été décrite par elle lorsqu'elle a ramené son fils dans ma demeure.

DUBREUIL, à Christian. Et près de vous... quand cet homme vous a enlevé, personne pour s'opposer à son départ, pour vous défendre?

CHRISTIAN. Si fait; une pauvre paysanne qui a été tuée en voulant m'arracher de ses bras, et avec elle un autre enfant qui a dû périr aussi, à moins qu'un miracle...

DUBREUIL. Un autre enfant!... plus jeune ou plus âgé que vous?

CHRISTIAN. Je ne sais pas; Nickelson ne me l'a pas dit, et vous devez croire qu'il ne s'en est pas trop inquiété. Mais pourquoi toutes ces questions?

JACQUES, bas, à Dubreuil. Oui, pourquoi? DUBREUIL. Commandant! JACQUES. Oh! parda! maintenant, une heure avant le duel à mort qui vient d'être convenu entre nous deux... nous pouvons, nous devons tout nous dire.

DUBREUIL. Eh bien, vous ne comprenez donc pas que là, dans cette ferme, il y avait deux enfants nés de la même mère?

JACQUES. Et ces deux enfants?

DUBREUIL, montrant Paul et Christian. Les voilà.

JACQUES. Et à l'un des deux, n'est-ce pas, je dois toute la tendresse d'un père?... l'autre est le fils de mon plus mortel ennemi.

DUBREUIL. Une heure de la sagesse, à mon Dieu! fais-moi connaître la vérité. (Regardant Paul.) L'un, si loyal et si brave!

JACQUES, regardant Christian. L'autre... un lâche espion!

DUBREUIL, regardant Christian. Et c'est celui-là, peut-être, que je devrais aimer!

JACQUES, regardant Paul. C'est celui-ci qu'il me faudrait haïr!

CHRISTIAN, qui a remarqué l'émotion de Jacques et de Dubreuil. Comme ils me regardent! est-ce qu'ils ne seraient pas aussi inflexibles que je l'étais cru?

DUBREUIL, à Christian. Un dernier mot: Nickelson n'a trouvé sur vous, à cette époque, aucun signe, rien qui pût vous faire reconnaître un jour par votre famille?

CHRISTIAN. Quel intérêt?

DUBREUIL. Répondez.

CHRISTIAN. Oh!... répondrez!

CHRISTIAN, à part. O ciel!... cet aveu! ce serait me perdre sans retour!

DUBREUIL. Eh bien!

JACQUES. Parlez-vous?

CHRISTIAN. Il n'a rien trouvé.

JACQUES et DUBREUIL, ensemble. Rien!

CHRISTIAN. Ou du moins, il est mort sans me le dire.

TOUS DEUX. Mort!

CHRISTIAN. Mais qu'importe, après tout!... s'il existe encore en France quelque'un de ma famille, ce n'est guère, dans la position où je me trouve, qu'il lui plairait de faire ma connaissance; et quant à moi, messieurs, si je vous ai parlé de tout cela, si je suis entré dans quelques détails auxquels vous m'avez poussé vous-même, c'est uniquement dans l'intérêt de ma cause, pour établir que je suis Français d'origine, je n'avais du moins nul motif pour leurrer à un pays que j'ai quitté forcément depuis mon enfance, et qu'élevé par des étrangers, ayant toujours vécu chez eux et à leur service, redevable envers eux jusqu'à ce jour de ma vie et de ma fortune, je suis plutôt Anglais que Français, et que par conséquent on n'a pas le droit du moins de m'accuser d'avoir trahi la France. Je n'ai pas autre chose à dire pour ma défense.

DUBREUIL, accablé. Pas autre chose!...

JACQUES, bas, à Dubreuil. N'oublions pas, monsieur, que nous sommes ici pour juger un coupable, et que nous avons juré de faire taire tous les autres sentiments. (Il retourne à sa place, après avoir fait signe d'éloigner un peu Christian.) Que chacun de vous, messieurs, dise son opinion et prononce son vote. (A Benjamin.) Vous, d'abord.

BENJAMIN. Il est si jeune, capitaine!... Il a peut-être été entraîné au mal... Je vote pour une détention perpétuelle. (A part.) Monon aurait dit que j'ai voté la mort par

jalousie.

JACQUES. Toi, Gaspard?

GASPARD. Pas de pitié pour les traîtres, les espions!... La mort!

JACQUES. A vous, lieutenant Paul?

PAUL. C'est la première fois que je fais partie d'un conseil de guerre, la première fois que je suis appelé à frapper un ennemi qui ne peut plus se défendre... Jo l'avoue, mon cœur et ma conviction s'y refusent. Je me dis qu'il suffit de lui enlever tout pouvoir de faire du mal, et dans toute la sincérité de mon âme, je vote aussi, moi, pour la prison perpétuelle.

JACQUES. Vous... capitaine Dubreuil!

DUBREUIL. Moment d'hésitation; il regardait encore les deux jeunes gens avec une anxiété terrible; puis enfin il dit d'une voix étouffée par l'émotion et la douleur. La loi... est formelle... La mort!

Il retombe sur son fauteuil comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire.

JACQUES, à lui-même. Deux voix contre deux... et la mienne pourrait encore lui sauver la vie! S'il est mon fils et que je l'épargne, mon père me rendra coupable envers mon pays. S'il est le fils de Dubreuil et que je le condamne, n'écarterai-je pas plutôt la vengeance que la justice?...

SCENE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

JACQUES, s'adressant toujours à lui-même et regardant Dubreuil toujours anéanti sur son fauteuil. Il l'a dit, lui!... La loi est formelle... et les Anglais sont en vue de notre ville, et vous s'en emparer peut-être... (Nouveau regard de douleur jeté à la dérobée sur Christian, placé au fond du théâtre entre les soldats de marine; puis Jacques paraît se résoudre à écrire son vote, et finissant signe de ramener Christian sur le devant de la scène, il lui dit en détournant les yeux et avec désespoir.) Christian... le conseil, à la majorité de trois voix contre deux... vous condamne à la peine de mort.

MARGUERITE poussant un grand cri. Ah!

JACQUES. Marguerite! (S'élançant avec rage vers Dubreuil et lui saisissant la main, il lui dit à demi-voix.) Dans une heure, sur le rivage, près de la cabane de Michel le garde-côte.

DUBREUIL. J'y serai.

Tous deux se séparent ce moment le malin. Paul se retire vers son cabinet. Christian attend s'éloigne lentement, entouré par les gardes de marine. La porte tombe.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

GASPARD, JACQUES.

Gaspard entre la première. Jacques passe devant lui, en regardant si quelqu'un est arrivé.

GASPARD. Ici... vous y voilà... près de la cabane de Michel le garde-côte.

JACQUES. Eh bien, personne encore...

GASPARD. Non, personne... (A lui-même.)

Et dire que là, tout à l'heure, peut-être...

JACQUES. Que diable m'a-tu donc à te parler tout seul?

GASPARD. Moi! rien... Ou'est-ce que vous

roulez que je me dise?

JACQUES. Tu te caches de moi pour es-sayer tes yeux... A quel propos?... Un duel te fait peur!

GASPARD. Un duel! pas pour moi, secrètement! vous savez bien qu'après je ne bouderais pas... Ah! si votre adversaire avait un second... à la bonne heure, je serais plus tranquille... Moi aussi j'aurais une occupation... je ne serais pas réduit à me tasser les bras croisés, sans avoir le droit même de me jeter entre vous et le fer de monsieur Dubreuil.

JACQUES. A quel bon? lui ou moi, qu'importe?

GASPARD. Fichère!... ça m'importe beaucoup à moi...

JACQUES. Je n'ai rien à perdre, rien à regretter.

GASPARD. Ah! vraiment, merci, capitaine, bien obligé...

Il s'éloigne d'un air mécontent.

JACQUES. Qu'est-ce que tu es encore, voyons?

GASPARD. Moï, qu'est-ce que je peux avoir? Je suis de votre avis, voilà tout... Vous n'avez rien à perdre, rien à regretter; et quant aujourd'hui Jacques le Corsaire serait tombé misérablement dans un duel, quand, dans quelques jours, moi, j'irais m'asseoir désespéré sur sa tombe et y mourir à mon tour, personne, non, personne n'y ferait plus d'attention qu'à ce pauvre terre-neuve, qu'on a trouvé, il y a six semaines, mort de faim sur la tombe de Mathieu le pilote; mais vous, mon capitaine, vous valez mieux et vous me connaissez mieux que tout le monde, et vous seriez dû penser à moi, avant de vous dire: Je n'ai plus prononcé qu'il m'aime et à qui je le rends; je n'ai rien à perdre, rien à regretter...

JACQUES, s'approchant vivement de lui et lui serrant la main. Mon ami, mon pauvre Gaspard!

Ici Paul entre vivement, regarde la mer, et sans mot dire qu'il va se réunir au premier coup aux autres, il va s'asseoir au premier plan sur un quartier de rocher, d'un air sombre et résolu. Jacques, qui l'a aperçu, se retourne et le regarde.

SCENE II.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, à lui-même. Que la nuit est lente à venir, mon Dieu!

JACQUES. Paul!

GASPARD. Le lieutenant!

JACQUES. Ici! qu'y vient-il faire?

GASPARD, qui s'est rapproché de Jacques, lui parlant bas. Pauvre garçon! comme c'est triste! Allons-nous-en, capitaine... j'irai me devant de monsieur Dubreuil, et j'ai dit qu'il vienne nous rejoindre ailleurs.

JACQUES. Tu as raison... va vite me faire mal... Partons...

GASPARD. Partons!

Il remonte la scène.

PAUL, à lui-même. Encore une heure... et tout sera fini pour moi...

GASPARD, bas, à Jacques. Qu'est-ce qu'il dit?

JACQUES, de même. Silence!

PAUL, regardant à l'horizon d'un air sombre. Oui, il le faut! il le faut! (Il remonte la scène, et se rencontre face à face avec Jacques.) Mon père!

JACQUES, ébranlé. Que faites-vous

ici, non-veux, répondrez?

FALL. *à part.* Que lui dire?

GASPARD, bas à Jacques, Capitaine....
parlez-lui avec plus de douceur.... Je vous
l'ai déjà dit, ce n'est pas de sa faute,
si...

JACQUES. Laissez-les.

GASPARD. Mais...

JACQUES. Laissez-les... je le veux! je
l'en prie...

GASPARD. J'obéis...

SCENE III.

JACQUES, PAUL.

JACQUES, *accrément.* Eh bien, répondrez-
vous? Que faites-vous ici?

PAUL. Dans votre maison, mon père, tout
ce qui m'enlourne ne me rappelle-t-il pas
sans cesse le bonheur que j'ai perdu?
n'est-ce pas là que ce matin encore vous
deviez l'appeler votre fille?...
JACQUES. Amélie! Elle amène, les traitres
l'on frappée dans ses affections les plus
chères... (*Regardant Paul.*) Et lui... lui...
Dois-je punir ses chagrins en lui disant que
celle qu'il aime n'est pas coupable, oh bien...
PAUL. Elle que je crois si pure, si vraie
dans son amour... pour qui j'aurais tout sa-
crifié... Après sa perfidie je n'ai plus de force,
plus de courage, et...

JACQUES. Et tu rêves le suicide, n'est-ce
pas?

PAUL. Moi!

JACQUES. Je t'ai entendu... je t'ai com-
pris tout à l'heure...

PAUL. Non, mon père, je ne le crois pas...
car j'ai songé à vous, à votre honneur, tout
en songeant à mon désespoir... Non, ce n'est
pas un lâche suicide qu'il réjouirait sur votre
nom... c'est une mort utile à la France, une
mort glorieuse qu'il m'a fait!

JACQUES, *à Paul.* Une mort utile, glo-
rieuse!

*Un Dabreuil est entré à droite. Il s'a vu d'abord que
Jacques et il a semblé marcher vers lui; mais il s'ar-
rête et apercevant Paul, et il s'écarte.*

SCENE IV.

LES MEMES, DUBREUIL.

DUBREUIL. Que disent-ils?

PAUL. Oui, un traître dont vous avez or-
donné le supplice a pu mettre en danger notre
ville...

JACQUES. Christian!

PAUL. Moi, je veux détruire son ouvrage.
Un vaisseau de haut bord que la vigie avait
signalé vient de rejoindre la flotille an-
glaise... il s'est enfoncé à l'entrée du port...
il-bas à l'horizon! De là ses canons vont
venir la mitraille et les bombes sur la ville...
Si l'ennemi tente une descente, vous savez
que nous ne sommes pas en force, et que
nous n'attendons des secours que demain...
Et demain, quand ces secours arriveraient,
la ville ne serait plus peut-être qu'un mon-
ceau de ruines...

JACQUES. C'est vrai... Eh bien!

PAUL. Eh bien, il faut que cette nuit il ne
reste plus de ce vaisseau et de tous ces hom-
mes qui ont juré notre perte que des pla-
ches et des cadavres!

JACQUES. Que dis-tu?

*Une barque conduite par Benjamin traverse le bord de la
mer de la gauche à la droite.*

SCENE V.

LES MEMES, BENJAMIN.

PAUL. Tenez... voyez-vous notre maître
d'équipage, Benjamin, qui vient ancrer là
sa chaloupe... et qui me fait signe qu'elle est
là?

*Benjamin, après avoir fait à Paul des signes d'intelligence
et avoir ancré sa chaloupe, entre dans la cabane placée
au premier plan à droite et disparaît.*

JACQUES. Je le vois... après?

SCENE VI.

JACQUES, PAUL.

PAUL. Cette chaloupe, empuise lentement
et en silence, à la faveur de la nuit, par un
homme résolu et intrépide... peut arriver
jusqu'au vaisseau... s'attacher à ses flancs...
y mettre le feu... le faire sauter! et l'homme
qui fera cela... va se creuser dans l'Océan
une tombe glorieuse, en y entraînant les en-
nemis de la France. Voilà mon projet, mon
père... voilà le suicide que j'ai résolu... Dites,
suis-je un lâche? Ai-je oublié un instant
les leçons d'honneur que vous m'avez don-
nées?

JACQUES. Non, oh! non... mon ami...
mon brave Paul... (*À part, en le regardant
avec enthousiasme.*) Faut-il le fils de mon en-
nemi, c'est un héros, c'est un compagnon
d'armes, et le plus brave de tous...

DUBREUIL, *à part.* Maintenant mon des-
tin est fixé.

JACQUES, haut et s'approchant de Paul.

Paul, je te le défends de mourir.

PAUL. Quel! mon père!

JACQUES. Je te le défends, au nom d'A-
mélie!

PAUL. Amélie.

JACQUES. Oui, tu peux être heureux en-
core... (*À part.*) Noble cœur! c'est lui qui
m'a dicté mon devoir... Ce n'est pas dans un
quel que je dois périr... (*Haut.*) Viens, viens,
suis-moi...

SCENE VII.

DUBREUIL, seul.

La nuit vient peu à peu pendant ce monologue.

Jacques... je t'ai compris... et je te pré-
viendrai... moi qui ne puis plus rien ni pour
le bonheur de Paul, ni pour épargner à
Christian la mort infâme à laquelle nous l'a-
vons condamné... moi, moi seul, Jacques,
j'exécuterai ce noble projet de rédemption
et de désespoir qui était venu au cœur de ce
brave jeune homme; oui, avant ton retour...
cette barque...

*En descendant ces mots, il se dirige vers le rînage. Benjamin
sort de la cabane à droite.*

SCENE VIII.

DUBREUIL, BENJAMIN.

BENJAMIN. Le lieutenant se fait bien ac-
tendre... (*Il marche vers le rînage, et ap-
proche Dubreuil, qui visite la chaloupe.*) Mon
capitaine, excusez-moi mais que faites-vous
dopé là?

DUBREUIL. Tais-toi! tais-toi... (*Je, au pre-
mier plan à gauche, entre Manon, qui con-
duit Christian enveloppé dans un manteau.*)
Il fait nuit. Qui vient là?

SCENE IX.

LES MEMES, MANON, CHRISTIAN.

MANON. Venez, venez, monsieur... suivez-

moi.

BENJAMIN. Hein! je connais c'te voix-là!
MANON. Pour vous, j'ai trahi mon père...
j'ai dérobé les doubles clefs de la prison...

Partez, partez...

BENJAMIN. Ma femme!

MANON. Fuyez vite... j'ai besoin que vous
soyez bien loin pour ne plus penser qu'à
mon mari.

CHRISTIAN. Adieu! adieu!

BENJAMIN. Halte-là! on ne passe pas.

MANON, poussant un cri. Ah! il était là!

CHRISTIAN. Benjamin!

*Il cherche à se débarrasser de ses mains, mais Dubreuil
s'est approché à droite, et presque au même instant
Jacques rent de ventree à gauche.*

SCENE X.

LES MEMES, JACQUES.

DUBREUIL et JACQUES, ensemble. Chris-
tian! l'ami!

CHRISTIAN, à eux-mêmes et avec désespoir.
Jacques... le capitaine Dubreuil... Perdu!
perdu sans ressource! Il faut mourir!

MANON. Mourir... Te v'a heureux, toi!
BENJAMIN. Non... je faisais mon devoir en
l'arrêtant; mais j'aime mieux qu'il soit tombé
dans d'autres mains que dans les miennes.

*Sur un signe de Jacques et de Dubreuil ils sortent tous
les deux. Christian a été s'asseoir désemparé sur un
canot, de gauche. Les deux marins le regardent avec
émotion.*

SCENE XI.

JACQUES, CHRISTIAN, DUBREUIL.

JACQUES. Le malheureux!... tremblant,
pâle, et déjà presque mort d'effroi à la pensée
de son supplice.

DUBREUIL. Ordonnez qu'on le rejette en
prison, capitaine; pour moi, je n'en ai plus
le courage.

CHRISTIAN, levant la tête et regardant à
son tour. Toujours! toujours cette émotion,
ce trouble que j'ai observé pendant le con-
seil... Ah! peut-être... (*Il se lève, et vient
se placer entre eux deux d'un air résolu.*)
Écoutez-moi, messieurs; vous m'avez con-
damné à mort... mais je n'ai pas de honte
en suppliant mes juges de me faire grâce,
de me sauver.

TOUTS DEUX. Le savior!

CHRISTIAN. Et cette vie que vous m'au-
rez rendue lorsqu'elle était en votre pou-
voir, je vous la consacrerai toute entière.

TOUTS DEUX. Comment!

CHRISTIAN. Oui; je m'engage à vous ser-
vir avec autant de zèle que j'en ai mis jus-
qu'à ce jour pour servir l'Angleterre... enfin
je mettrai dans vos mains un moyen certain,
infaillible, de pénétrer leurs secrets par vous-
mêmes... un papier écrit en chiffres par l'ani-
mal, et avec le sceau des armées d'Angle-
terre.

TOUTS DEUX. Un papier!

CHRISTIAN. J'étais parvenu à le dérober
à toutes les recherches; je l'avais caché
dans ma prison quand j'ai paru devant le
conseil... et devant le conseil je n'ai pas dit
toute la vérité sur une des questions que
vous m'avez adressées... parce que c'eût
été dès lors vous livrer cet écrit qui pouvait
vous perdre, et vous décider à prononcer mon
arrêt de mort. Je n'ai pu l'éviter; et malin-
tamment, dans ce qui devait me faire condam-
ner, lorsque je vous le livre volontairement,
et que je vous promets de m'en servir avec

vous contre vos ennemis... vous verrez, peut-être une raison pour me faire grâce. Cet écrit... le voilà... tenez... prenez-le, en détachant le cercle de ce médaillon.

Il a tiré de son sein un petit médaillon suspendu à une chaîne d'or.

DUBREUIL, le regardant. Grand Dieu ! d'où le tenez-vous ?

CHRISTIAN. Il ne m'a pas quitté depuis mon enfance... j'en avais sur ma poitrine lorsqu'on a saigné le village de Tourville.

TOUS D'UNE VOIX. Tourville !

DUBREUIL. Ah ! malheur ! malheur sur moi !... (Bas, à Jacques.) Moi, son père !...

JACQUES, qui s'est à son tour emparé du papier et du médaillon. Je te remercie, mon Dieu !... ce misérable n'est pas mon fils !

DUBREUIL, bas, en s'approchant de lui. Capitaine Jacques, vous êtes trop vengé maintenant !...

CHRISTIAN. Ils se consultent... Eh bien, serez-vous donc inflexibles ?... La vie !... ah ! laissez-moi la vie !

Il touche à leurs genoux.

DUBREUIL, le relevant et lui servant la main avec énergie. Viens ! viens donc avec moi... à nous deux cette chaloupe !

Christian se précipite vers le rivage, et détache les chaînes de la barque.

JACQUES. Que prétendez-vous faire ?
DUBREUIL. Mourir ! mourir avec lui !... Ah ! par pitié, qu'il ne tombe pas foudroyé comme un traître ; mais qu'il périsse, sans le savoir, d'une mort qui doit sauver le pays... Adieu, Jacques ! adieu ! et ne mandiez pas ma mémoire.

Dubreuil s'éloigne avec Christian dans la barque. Ils ne laissent pas à disposition.

SCENE XII.

JACQUES, seul.

Le maudire ! impossible !... il faut bien que malgré moi je l'admire et l'admire. Non, Dubreuil, non ; je ne te maudis pas... celui

que tu as rendu si malheureux est forcé de le plaindre : car tu l'as dit, Christian est ton fils... et le mien... le mien, le voilà !

On a entendu au second pendant les dernières lignes de ce monologue une musique religieuse qui va croissant pour la retraite d'Amélie, Paul, Marguerite, et tous les personnages accessoires.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARGUERITE, PAUL, AMÉLIE, MATÉLOTS ET PEUPLE.

JACQUES, allant embrasser Paul avec transport. Paul... mes enfants !... vous serez heureux... et pour vous je puis encore célébrer la vie.

PAUL et AMÉLIE. Mon père !

JACQUES. Messieurs, vous avez été témoins de l'insulte que j'ai faite à cette jeune fille, en déchirant le contrat où son nom était écrit près de celui du lieutenant Paul... Soyez témoins de la réparation... je jure à présent qu'elle est la plus pure, la plus vertueuse des femmes ; c'est moi qui la supplie de me pardonner... et d'accepter la main de mon fils.

PAUL. Mon père !

AMÉLIE. Moi ! sa femme !

MARGUERITE, à part, en regardant autour d'elle avec inquiétude. Monon a-t-elle réussi, mon Dieu ! est-elle parvenue à le sauver ?

SCENE XIV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, accourant. Capitaine ! capitaine ! le prisonnier s'est évadé.

MARGUERITE, avec joie. Evadé !

Tout le monde répète en mot avec un mouvement de surprise et de colère.

GASPARD. Du haut de la tour des Pilotes, le guetteur de nuit a vu mettre une barque à la mer ; mais on peut la poursuivre, et dans l'instant, si vous l'ordonnez...

Mouvement de tout pour marcher en riviage et mettre des embarcations à la mer.

JACQUES. Arrêtez ! arrêtez !... cette barque, c'est par mon ordre qu'elle a quitté le rivage.

PAUL. Que dites-vous, mon père ?

MARGUERITE. Par votre ordre !

JACQUES, bas, à Marguerite, en lui serrant la main. Marguerite, je t'ai dit que je n'aurais pas le courage de verser ton sang, et maintenant je n'aurais plus même celui de t'adresser un reproche. Tu n'as été rachetée déjà par vingt ans de larmes et de repentir ; la faute est aujourd'hui plus cruellement expiée par la mort de deux hommes.

MARGUERITE, avec effroi. Comment ?

JACQUES. Tenez, amis, cette barque... la voyez-vous là-bas, dans l'ombre, qui s'approche peu à peu du vaisseau ennemi ?

TOUS. Oui ; la voilà ! la voilà !

PAUL. Mon père, à qui donc avez-vous permis d'écarter mon projet ?

JACQUES, sans lui répondre et continuant de montrer la chaloupe à ceux qui l'entourent. Regardez encore ! ces deux hommes qui sont forcés de rames pour arriver jusqu'au navire...

TOUS. Eh bien ?

JACQUES. Ce sont le capitaine Dubreuil et Christian.

TOUS. Christian !

MARGUERITE, à elle-même. Mon fils !

JACQUES, lui remettant le médaillon. Et celui de Dubreuil !

MARGUERITE. Grand Dieu !

JACQUES, reprenant à haute voix. Oui, Christian, le Français au service de l'Angleterre ; Christian, qui a voulu réparer aujourd'hui tous les torts de sa vie, et qui, sous les ordres du brave Dubreuil, va mourir avec lui, mourir pour la gloire et le salut de la France.

Violente explosion au loin, tout l'horizon est en feu. Marguerite est tombée à genoux. Jacques lui tend la main, la relève et l'embrasse.

7117

N^o d'Invent



